Agri'culture

Agri'culture

Mémoire de recherche

Doëtte Gaudet & Margot Billot

In Situ Lab • 2019

Remerciements

Nous tenions à remercier Danielle Martin, Nicolas Couturier, Jean Obrecht, Cécilia Gurisik et Mireille Diestchy pour leur temps et leurs conseils. Merci à l'ensemble de nos camarades pour ces deux années passées tous ensemble. Nous avons également une pensée particulière pour l'ensemble des habitants du quartier de la Robertsau mais également pour Béatrice Pipart, représentante du Parc Naturel Urbain de Strasbourg, notre partenaire de projet.

AVANT-PROPOS

« Il est 13h30 sur France Inter et ce midi nous allons parler transition écologique. Vous n'avez pas pu passer à côté de ce projet pilote en matière de sensibilisation à son empreinte alimentaire non culpabilisant, en Alsace, à Strasbourg, dans le quartier de la Robertsau. En effet, dans ce quartier, l'écologie passe avant tout par un changement de perception globale du citadin sur son environnement. Les habitants ont ainsi réalisé la préciosité de celui-ci et la nécessité de s'investir localement pour préserver leur milieu de vie tout en produisant leur nourriture.

Anciennement agricole, le quartier de la Robertsau avait perdu son contact privilégié avec la nature jusqu'au jour où, en 2018, Margot Billot et Doëtte Gaudet, deux designers, viennent investir le terrain avec leurs outils de récolte, de médiation et de collaboration. Leur première intention était simple : donner à voir aux riverains et aux passants le potentiel naturel et nourricier du quartier afin de les sensibiliser à son entretien au quotidien. Pour ces deux jeunes femmes engagées pour l'écologie, la transition vers cette dernière passe avant tout par la relocalisation de la production alimentaire près des consommateurs, et donc, ici, des citadins.

Là où avant il n'y avait que du goudron ou des sentiers de plaisance, il y a maintenant des jardins à foison et des installations plus surprenantes les unes que les autres pour les donner à voir à quiconque s'aventurerait dans le quartier, qu'il soit sensibilisé à ces questions ou non.

Quand on arrive à la Robertsau par la route principale, la rue Bœcklin, on ne peut pas manquer la façade colorée de l'église, recouverte d'un immense drapé brodé, œuvre collaborative où

chacun peut venir recenser ses plantations au fur et à mesure de l'année. En continuant son chemin, le long des immeubles grisâtres, il y a des longues vues qui nous projettent dans une version onirique et foisonnante de végétation du lieu. En passant entre les jardins souterrains et les jardins en hauteur qui favorisent biodiversité et pollinisation, vous pouvez déposer vos enfants dans une aire de jeux d'un genre nouveau, une structure souterraine transparente qui met à l'honneur le sol et sa population, à moins que vous n'ayez reçu à la mairie ou dans les points de distribution votre kit gratuit de jardinage « toujours prêt à planter » pour petits et grands et que vous préfériez planter des graines dans chaque interstice cultivable de la rue. Vous avez un petit creux ? Le food-bike de plantes sauvages comestibles préparées sur place ou le marché ambulant de produits « ultra-locaux », produits dans un rayon de cinq kilomètres carrés, vous attendent, mais vous pouvez aussi céder à un plaisir plus ludique en allant croquer les fruits frais du verger accrobranche !

Mais attention, ne vous y méprenez pas, la volonté des habitants du quartier n'est pas laissée pour compte dans ce phénomène de transition vertueux, beaucoup d'entre eux se sont en effet investis dans les comités citoyens connexes au projet pour proposer leurs idées. Ils ont réuni leurs forces pour créer un supermarché coopératif sur le modèle de celui déjà présent au centre-ville de Strasbourg, Coop'alim, où chacun vient donner de son temps pour assurer un espace de vente de produits locaux, de qualité, à des prix solidaires accessibles à tous. Ils ont également mis en place un projet de ferme pédagogique connectant la maison de retraite avec les écoles du quartier et plus loin encore pour investir l'ancien port pétrolier par un jardinage intergénérationnel d'un genre nouveau, où petits et grands découvrent ensemble

les techniques de l'agriculture hydroponique, plus communément appelé agriculture hors-sol. Vous l'aurez compris, ici c'est par le quotidien, le jeu et la provocation de la curiosité que la transition écologique s'immisce. Même sans volonté, on est vite emporté par cette dynamique verte. Le quartier encourage même le compostage pour nourrir le poulailler collectif en proposant des réductions sur les aliments produits sur place.

Margot Billot et Doëtte Gaudet, à l'origine de ce projet soutenu par Alsace écologie et innovations sociales, prônent bien évidemment des méthodes agricoles écologiques mais ne forcent personne à cultiver, car selon elles, « si la transition écologique est lente, propulser trop rapidement un public réticent à l'intérieur ne fera que les faire nier à vie son existence. Nous privilégions donc une approche de découverte et de mise en valeur des mécanismes nourriciers de la nature pour informer, toucher et séduire les habitants à leur échelle. »

Il faut néanmoins préciser que la Robertsau était un quartier aisé déjà assez investi dans des initiatives écologiques et dans le choix de son alimentation; les habitants étaient donc assez enclins à être mobilisés pour dynamiser le projet. Les deux designers en sont conscientes et ont justement choisi ce quartier comme point de départ pour tester leur idée et ainsi faire la démonstration par l'exemple d'une solution de transition vers des pratiques écologiques. Ces dernières permettront, au long terme, de soigner les sols afin de faire perdurer l'agriculture dans des conditions climatiques toujours plus hostiles, tout en misant sur l'investissement des habitants et des institutions locales pour que les alternatives restent abordables et envisageables par tous, car les deux designers mettent un point d'honneur à ce que l'opportunité de

prendre soin de son environnement ne soit pas réservée qu'à une élite. Mais alors quelle sera la suite d'un tel projet ? Les deux créatrices et coordinatrices nous ont laissé entendre que le projet devait se développer dans le reste de la ville de Strasbourg dans un premier temps, car les Strasbourgeois, forts de cet exemple réussi, veulent tous le voir arriver jusqu'à leur quartier.

C'est la fin de ce journal, j'espère qu'il vous aura plu, restez avec nous pour l'émission Foule continentale après un interlude musical. »

Archive radiophonique du journal de 13h du week-end du dimanche 15 novembre 2022 présenté par Yves Decaens sur France Inter.

SOMMAIRE

3
Remerciements

5
Avant-propos

15
Introduction

23
S'imprégner de l'art

43
La ville : un territoire à fort potentiel végétal, nourricier et écologique méconnu de ses habitants

45 ● L'agriculture est historiquement locale
55 ● L'agriculture en mutation : entre répulsion et attraction par les villes
67 ● L'agriculture urbaine : mise en valeur du phénomène social et écologique
75 ● Définir la culture agricole locale : recherche-action et design de récolte

85

Montrer l'information : dévoiler le potentiel écologique d'un terrain à ses habitants afin de faciliter leur engagement

89 • Sensibiliser un large public : le design de médiation et de fiction
108 • Ceux qui ne souhaitent pas participer
112 • L'agriculture attractive
122 • Ce qui se passe à la Robertsau et ailleurs
128 • Montrer le potentiel d'un terrain

139

La question de la participation : donner les moyens d'agir dans sa propre transition écologique

143 • Faire à sa hauteur et selon son « style » : une approche qui prend en compte les désirs, la sensibilité et la personnalité de l'usager
146 • Collaboration et participation pour devenir acteurs
152 • Prendre part à un processus long : la permanence

159

Conclusion

167

Annexes

197

Ressources

INTRODUCTION

Suite aux prédictions inquiétantes que nous annonce le dernier rapport du GIEC[1], l'urgence d'une transition écologique globale se fait de plus en plus ressentir, aussi bien au niveau mondial qu'au niveau local. En effet, « fixés au niveau national, les objectifs de la transition écologique vont devoir se décliner au niveau des territoires. Une étape majeure mais exposée à de nombreuses incertitudes quant à la marge de manoeuvre des différents échelons territoriaux. Pourtant, cette déclinaison conditionnera le mode de vie urbain d'ici 2050. Gestion des déchets, approvisionnement en eau, aménagement du territoire, mobilité, les villes sont au coeur de nombreux enjeux. »[2]

Compte tenu du contexte écologique global, nous, Margot Billot, designer graphique, et Doëtte Gaudet, designer produit, avons l'intuition que développer l'agriculture urbaine est une nécessité vitale pour l'avenir des citoyens, tant dans sa dimension vivrière que sur le plan social, tout en répondant aux enjeux environnementaux actuels. Cette réponse passe cependant par chaque individu. **Comment donc inciter et éduquer les citoyens afin qu'ils prennent part à la transition écologique urbaine ? Quel langage et quel ton adopter afin de toucher un public qui ne se sent pas concerné ou démuni face à de tels enjeux ? Comment leur donner à voir le potentiel de leur environnement ? Est-il possible de prendre en compte les individualités dans une réponse collective ? Dans quelle temporalité s'inscrit cette réponse et comment y maintenir les citoyens impliqués ?** Nous avons donc choisi de mettre nos compétences de designers

1. https://www.ipcc.ch/about.
2. Actu-environnement.com, *Transition écologique : l'avenir des villes en question*, [en ligne], <https://www.actu-environnement.com>, 04/11/13.

au service de l'écologie dans le projet *Remuer ciel et surtout terre*. Le quartier de la Robertsau, situé au nord-est de la ville de Strasbourg, est une zone périurbaine au fort passé agricole que nous avons défini comme terrain d'étude et d'expérimentations pour celui-ci.

Dans cet environnement précis, considérant l'agriculture et le jardinage en milieu urbanisé comme une pratique indissociable de la transition écologique des villes, comment concevoir de nouveau le design de la culture agricole afin de créer un lien entre les Robertsauviens et les initiatives agricoles et environnementales locales ? Nous pensons que le design de récolte, de médiation, de fiction et de collaboration au sein de l'espace public peut toucher davantage d'habitants et les amener à s'intéresser voire à s'investir dans les projets agricoles et environnementaux de leur quartier.

Nous utilisons plusieurs termes pour désigner notre thème car pour nous le mot agriculture permet de regrouper le maraîchage mais également l'élevage. Nous ne nous intéressons néanmoins

pas uniquement à la culture nourricière et sommes conscientes que ce terme évoque un aspect professionnel. Nous choisissons de parler aussi de jardinage, de jardin et de jardin nourricier, autant pour le corps que pour l'esprit, afin d'être au plus proche des habitants. Au-delà de l'agriculture, nous interprétons le terme « culture agricole » au même titre que le terme de « culture générale » qui désigne « l'ensemble des connaissances de base dans les domaines intellectuels considérés comme importants par la société en place »[3]. La culture agricole désigne donc pour nous l'ensemble des connaissances et des pratiques relatives au travail des sols dans un contexte social donné.Nous partons du principe que cette culture agricole a déjà fait, et fait encore à ce jour, l'objet d'un travail de formalisation par le biais du design. Notre but n'est cependant en aucun cas de prendre un objet précis et de refaire son design. Mais plutôt d'augmenter le domaine du design autour de cette thématique de la culture agricole.

Dans un premier temps, nous souhaitons montrer l'ancrage historiquement local de l'agriculture en nous appuyant notamment sur l'histoire agricole de notre terrain d'enquête, la Robertsau, en parallèle d'une chronologie plus globale. Dans les civilisations humaines, avoir une production technique de l'alimentation proche de chez soi a toujours été une condition d'existence, et le schéma que nous connaissons aujourd'hui dans les sociétés industrielles, où la campagne nourrit la ville éloignée est loin d'être innée et immuable. Nous étudions donc pourquoi l'agriculture urbaine s'impose comme un phénomène social et éco-

3. http://www.cnrtl.fr/definition/culture.

logique international en s'appuyant sur la transition agricole radicale de l'île de Cuba ainsi que de l'ouvrage de Rémy Janin[4] autour de ce sujet de société. Nous avons également constaté ce phénomène sur notre terrain grâce à des outils de récoltes testés auprès des habitants du quartier. Nous profiterons de l'illustration de ce design de récolte pour présenter et expliquer la démarche de recherche-action que nous souhaitons investir.

Nous évoquerons ensuite comment provoquer l'intérêt d'un public pour l'agriculture urbaine afin qu'il soit plus expert de son propre terrain. Nous nous appuierons pour cela sur le design de médiation et de fiction. Nous aborderons les questions de transition écologique et alimentaire car ce sont des notions vers lesquelles nous voulons amener le public à réfléchir. Nous soulèverons aussi les oppositions que peuvent rencontrer l'agriculture urbaine, le jardinage ou un quelconque engagement en faveur d'une transition écologique. Ce refus s'opère cependant envers la raison pour laquelle on jardine et non pas envers le jardinage lui-même. Nous pourrons donc faire une transition vers l'agriculture dite « attractive » car technophile, comme l'hydroponie, dont nous discuterons avec les ouvriers du Bunker comestible, micro-ferme souterraine. De même, opérer une médiation du terrain vers ses habitants, sans être moralisatrice ou sans pencher vers le militantisme, est une approche qui pourrait parer leur réticence. Nous verrons en quoi, à travers des études de cas, des démarches plastiques utilisant les ressources locales peuvent tendre vers cette mise en valeur du territoire.

4. JANIN Rémi, *L'agriculture vit une révolution urbaine sans précédent traduisant un changement de civilisation profond*, édition OpenField, 2017.

Enfin, nous souhaitons aborder la question de la participation des habitants et expliquer comment celle-ci est possible, mais que cela nécessite un investissement et une organisation toute particulière. Tout d'abord, comme cité plus haut, une approche qui prend en compte les désirs, la sensibilité et la personnalité de l'usager, sans le moraliser ou le culpabiliser doit être privilégiée. L'entretien que nous avons réalisé avec Eric Charton va dans ce sens et appuie le fait que chaque personne jardine selon son propre « style », tout en insistant sur l'importance du récit et de la fiction pour obtenir la coopération de ses interlocuteurs. La collaboration et la participation sont des leviers pour inciter à s'engager par les actes, nous étudierons donc comment rendre acteurs les usagers en les incluant dans un projet. Nous verrons également en quoi l'utilisation d'un langage plastique peut faciliter cette participation notamment illustrée par le projet *Cit'in* de l'association Horizome. Grâce à une attention particulière au processus de permanence dans l'architecture et le design, nous découvrirons que la temporalité d'un projet influence également le degré de participation des habitants.

Pour terminer, nous ouvrirons notre réflexion sur notre propre projet de diplôme en formulant les pistes envisagées à la suite de ce mémoire de recherche.

0

S’IMPRÉGNER DE L’ART

Avant de commencer, nous vous proposons un court voyage dans le monde de l'art afin de vous acculturer à l'univers artistique gravitant autour de notre thématique. Dans cette partie se rejoignent deux sélections non exhaustives d'œuvres couvrant un large spectre historique mettant en exergue la vision des artistes sur les jardins puis sur le monde agricole. Pour en savoir plus, vous pourrez retrouver les notices de nos sélections en annexes à la fin de cet ouvrage.

AU JARDIN !

Représentations du jardin dans l'art.

Margot Billot

•

Le jardin est « un enclos de générosité et de bonheur »[1]. Le jardin nous donne à méditer sur les rapports de l'utile et du symbolique : il est d'abord le lieu de l'excellence des productions alimentaires vitales, mais il donne aussi à jouir de la forme de sa générosité. Cette valeur symbolique d'une parcelle du monde conduit à en goûter la beauté. Peu à peu, le mot jardin recouvrira essentiellement une vocation culturelle sans qu'il ait besoin de produire des choses matériellement consommables. En d'autres termes, le jardin ne produit plus seulement des tomates, il produit aussi des paysages. L'on a pu se détacher des contraintes matérielles justifiant la culture du jardin, pour mieux retrouver sa symbolique. L'homme est à son jardin : il le pense, l'entretien, s'en inspire et le représente. Le jardin peut offrir des paysages idéaux. Les plus grands noms de l'art se sont penchés sur le sujet. Du jardin des Délices au jardin ouvrier, du jardin réel au jardin rêvé, cette parcelle de terre semble résumer l'histoire et l'univers, se posant comme lieu de vie par excellence où tout se mêle : la science et l'art, l'utile et l'agréable, la vie et la mort. C'est avant tout un espace qui dit beaucoup de nous. Les artistes ne s'y sont pas trompés : peindre le jardin c'est interroger notre rapport au monde.

—

1. PÉNA Michel, *Jouer du paysage, jouir du paysage*, 2016.

GLOIRE AUX CHAMPS !

Représentations agricoles fantasmées dans l'art.

Doëtte Gaudet

•

« L'agriculture c'est la base de la culture. »
Maurice Béjart

La culture agricole est inhérente aux sociétés humaines depuis son invention aux environs de 14 000 ans av. J.-C., lors de la révolution néolithique. Comme tout pilier de l'humanité, l'agriculture a été représentée maintes fois dans les arts depuis son apparition. Les artistes, témoins de leur époque, en donnent des représentations tantôt pragmatiques, tantôt misérables ou fantasmées. L'exposition *Gloire aux champs !* se propose de montrer différentes vues d'artistes, à travers dix œuvres, afin de mettre en lumière des moments glorieux pour le travail des champs. Nous retrouverons l'importance de l'argument agricole, au cœur de toutes les préoccupations, dans la propagande ou l'engagement écologique, dans l'éloge, la valorisation paysanne, ou dans son appartenance à la vie quotidienne. De la scène de genre à l'installation témoignage, l'exposition vous propose un voyage chronologique au fil de représentations agricoles fantasmées et glorifiées.

AU JARDIN !

Représentations du jardin dans l'art.

Margot Billot

GLOIRE AUX CHAMPS !

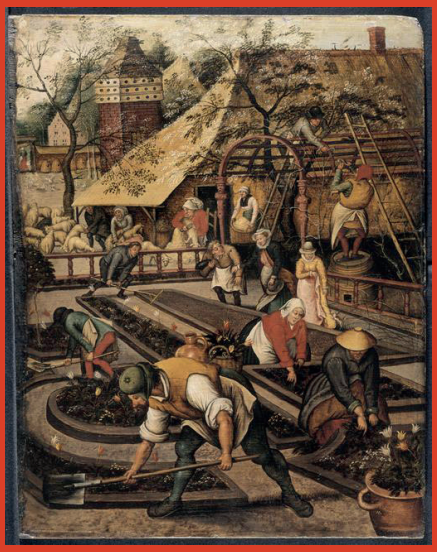
Représentations agricoles fantasmées dans l'art.

Doëtte Gaudet

Jardin maison du Bracelet d'Or,
30-35 après J.-C., Fresque,
H. 200 ; L. 357 cm, Pompéi.

Inconnu, *fresque murale figurant dans la tombe de Sennedjem*, Égypte, nécropole du village des artisans de Deir el-Médineh, retrouvée le 2 février 1886.

LORENZETTI Ambrogio, « Effets du Bon Gouvernement à la campagne », extrait de la fresque *Allégorie et effets du Bon et du Mauvais Gouvernement*, Palazzo Pubblico, Sienne, 1339.



BRUEGHEL LE JEUNE Pieter, *Allégorie du printemps*, début du XVIIe siècle, Huile sur bois. H.43,8 ; L. 34,5 cm, Lille, Palais des Beaux-Arts.

Maître de Charles d'Angoulême, *Livre des merveilles du monde*, France, Paris, BnF, département des Manuscrits, fin du XVe siècle.

KNIPHOF Johann Hieronymus, *Botanica in originali, seu herbarium vivid*, 1747, Erfurt, opera et studio J.-M. Funckii, 4 vol., 1202 feuilles (numérotation continue pour les quarts volumes), Paris, Museum national d'histoire naturelle (MNHN).

MARTIN Pierre Denis, *Vue générale du château et des jardins de Marly*, 1724, Huile sur toile, H. 296 ; L.224 cm.

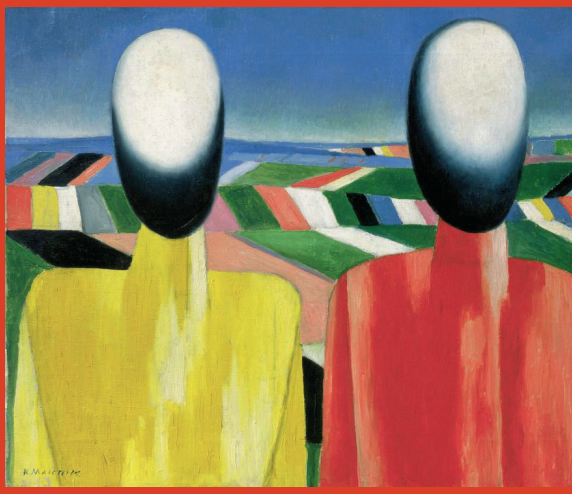
MELLING Antoine Ignace, *Le château de Risorangis*, 1811, Aquarelle avec rehauts de gouache, H. 60 ; L.95 cm.

MILLET Jean-François, *Les glaneuses*, musée d'Orsay, huile sur toile, H. 84 ; L. 112 cm, 1857.

MONET Claude, *Le déjeuner*, vers 1873, Huile sur toile, H. 160 ; L.201 cm, Paris, Musée d'Orsay.

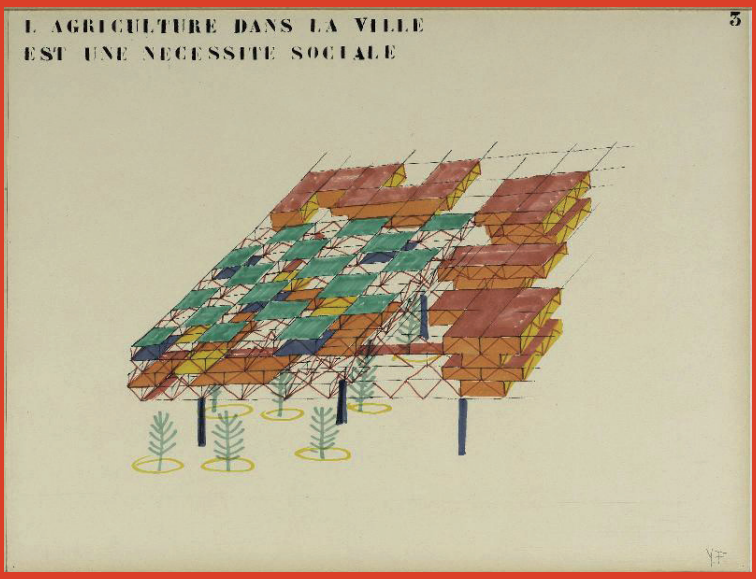
VAN GOGH Vincent, *La méridienne* ou *La sieste* (d'après Millet) Huile sur toile, H. 73 ; L. 91, Paris, musée d'Orsay, décembre 1889-janvier 1890.

KLEE Paul, *Garden zur roten Sonnenblume*, 1924, Aquarelle sur papier, H.31,8 ; L.41,4 cm, Berne, Zentrum Paul Klee, Museumsstiftung fur kunst der Burgergemeinde Berne.



MALEVITCH Kasimir, *Paysans*, musée Russe, Russie, Saint-Pétersbourg, 1930.

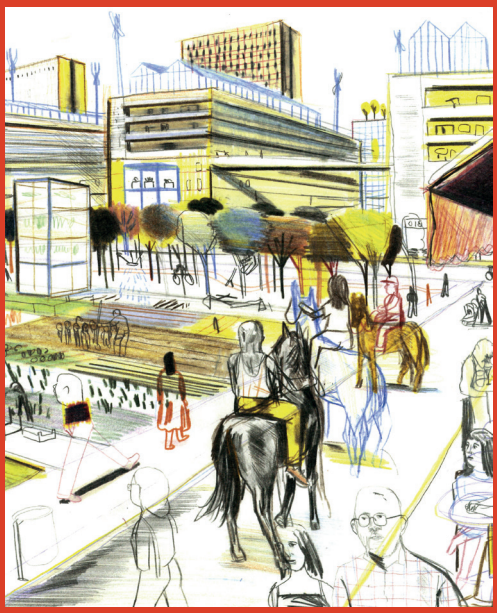
WEIJUN Duan, *affiche à l'occasion de la publication du premier volume des Œuvres complètes de Mao Zedong*, Chine, août 1952.



FRIEDMAN Yona, *L'agriculture dans la ville est une nécessité sociale*, Centre Pompidou, Paris, 1961.

MONEL Yann, *La fable du jardin « L'eau noire n'est pas forcément dormante… »*, Suite photographique de Yann Morel accompagnée d'un texte sonore de Valentine de Ganay.

MATHIEU Geoffroy, *Le principe de la ruralité*, 2017, série de photographies d'objets, de gestes et de paysages agricoles dans la métropole parisienne, avec le soutien du Centre national des arts plastiques et en collaboration avec UMR AUSser, CNRS et ENSA Paris-Belleville.



KEBBI Yann, 2020, *Cultiver les grands ensembles*, crayons de couleur sur papier, 2018.

GOURAUD Sylvain, *installation photographique et sonore*, SOA, Capitale Agricole, Pavillon de l'Arsenal, Paris,1er octobre au 27 janvier 2018.

1

LA VILLE :
un territoire à fort potentiel végétal, nourricier et écologique méconnu de ses habitants

L'agriculture est historiquement locale

« L’agriculture est une ressource locale et logiquement renouvelable qui trouve son sens premier à cette échelle. »[1]

1. JANIN Rémi, *L'agriculture vit une révolution urbaine sans précédent traduisant un changement de civilisation profond*, édition OpenField, 2017, p. 31.

Dans les sociétés humaines, avoir une production alimentaire proche de chez soi a toujours été une condition vitale. Au Moyen-Âge, par exemple, les seigneurs possédaient toujours des terres autour de leur château à des fins de production alimentaire où ils pratiquaient le servage. Le servage[2] est une mutation de l'esclavage née de l'évolution des principes moraux de la société. Un seigneur qui possède des terres permet à des Hommes, que l'on appelle des serfs, de les exploiter. Le serf doit une partie arbitraire de sa récolte à son seigneur tandis que ce dernier assure la protection du serf. À la différence de l'esclave, le serf ne peut pas être vendu, il peut posséder certains biens et il a la possibilité de se marier. Le serf et sa descendance, en se voyant octroyer une terre, perdent néanmoins leur liberté et sont liés à celle-ci. Pour le seigneur, outre le moindre coût de la main-d'œuvre agricole par rapport à l'esclavage, le servage assure une proximité de la nourriture essentielle à sa survie et à celle de la population qu'il protège. Ce système féodal illustre tout à fait que le schéma que nous connaissons aujourd'hui, dans les sociétés industrialisées où la campagne nourrit la ville de loin, n'est pas définitif du point de vue de sa structure sociale, et donc en constante mutation dans les sociétés humaines.

2. DUBY Georges, «SERVAGE», *Encyclopædia Universalis,* [en ligne], <http://www.universalis.fr/encyclopedie/servage/>, 15/01/19.

Le servage

Représenté dans la peinture au Moyen-âge

•

Frères de Limbourg, miniature pour
Les très riches heures du duc de Berry, France,
Chantilly, Bibliothèque du musée Condé, xve siècle.

Maître de Charles d'Angoulême, *Livre des merveilles du monde*,
France, Paris, BnF, département des Manuscrits,
fin du XVe siècle.

Lorsque, plus récemment, en Europe, la révolution industrielle incite les paysans à renoncer à leurs terres et à leurs cultures pour migrer vers la ville et devenir ouvriers, ces derniers deviennent dépendants de leur faible salaire et d'autrui pour s'alimenter. La misère et le prolétariat font alors leur entrée et deviennent le fléau de l'ère industrielle. En réponse à cela, la nécessité du jardinage en tant qu'activité fédératrice et nourricière incite l'Angleterre, où la révolution industrielle est précoce, à instituer des « champs des pauvres » en 1919, permettant aux plus démunis d'exploiter un petit terrain pour assurer leur subsistance alimentaire. Bien entendu, cela avait déjà existé auparavant dans d'autres structures sociales. Au temps des Romains, par exemple, le soldat qui avait bien servi son empereur se voyait octroyer une acre de terrain pour lui et sa famille. Ou en France sous l'Ancien Régime, les borderies étaient des petites unités foncières permettant au « bordier » d'assurer un habitat et une subsistance à sa famille. La révolution industrielle donne cependant une grande ampleur à ce phénomène social et agricole.

En France, les premiers jardins dits « ouvriers » font leur apparition aux environs de 1850 mais ne seront officialisés et répandus qu'à partir de 1896, date à laquelle l'abbé Lemire fonde *la Ligue Française du Coin de Terre et du Foyer*. Cette ligue suit le mouvement du *terrianisme*[3], terme défini par l'abbé Couchera, qui est un système social dans lequel chacun est propriétaire d'une terre et qui garantit l'accès à tous à « la petite propriété insaisissable »[4]. Le terrianisme considère que l'Homme, terrien, est divinement

3. LANCRY Gustave, *Le Terrianisme, la petite propriété insaisissable et assurée à tous,* A. Delville, Dunkerque, 1899.
4. *Ibid*.

lié à la terre et qu'il serait contre la volonté de dieu de lui refuser l'accès à celle-ci. C'est uniquement en 1907 qu'apparaissent les jardins ouvriers à Strasbourg, suite à de nouvelles considérations morales et hygiénistes. En effet, ces jardins ont pour but de nourrir et d'améliorer la santé des familles mal logées en leur garantissant une production de légumes, d'introduire dans les classes laborieuses une éducation fondée sur le travail en commun et les liens familiaux, de conforter les familles en leur procurant un sentiment de propriété individuelle, tout en les incitant à l'ordre et à l'épargne contre le fléau de l'alcoolisme. Aujourd'hui encore, ce mouvement du droit au jardin comme garantie de la salubrité et de l'ordre social des villes est perpétué par *la Fédération Nationale des Jardins Familiaux et Collectifs* et l'appellation «jardins familiaux» a remplacé celle de «jardins ouvriers» après la Seconde Guerre mondiale[5].

Sur notre terrain d'enquête et de projet, le quartier Strasbourgeois de la Robertsau, on retrouve, outre les parcelles des particuliers, une agriculture professionnelle historiquement ancrée au plus proche du cœur de la grande ville du Bas-Rhin. La Robertsau est le quartier le plus septentrional de Strasbourg et était autrefois un quartier maraîcher. Initialement, de nombreux bras de l'Ill et du Rhin traversaient le site occupé par une partie de la forêt rhénane, toujours présente au nord du quartier. «Les métiers de la Robertsau ont été fortement influencés par la proximité de la ville de Strasbourg et la présence de l'Ill et du Rhin. La richesse du sol de la Robertsau ainsi que les besoins importants des

5. STRUB Christelle, «Jardins ouvriers, familiaux et de guerre», *Base Numérique de Patrimoine d'Alsace,* [en ligne], <http://www.crdp-strasbourg.fr/>, 01/10/10.

habitants de Strasbourg a poussé de nombreux Robertsauviens à travailler comme maraîchers ou comme agriculteurs »[6]. Les métiers étaient très imbriqués les uns dans les autres et chacun avait conscience que son métier influençait celui de son voisin, qui n'était pas un inconnu. Cette étroite collaboration intensifiait le sentiment de solidarité dans le quartier.

Cependant, cette activité typiquement robertsauvienne a décliné sous la pression de l'urbanisation. L'extension de la ville a été retardée au cours du XIXe siècle suite aux fréquentes inondations mais petit à petit les nombreuses exploitations maraîchères ont été remplacées par des habitations pérennes ou par les villégiatures de riches strasbourgeois. Depuis les années 1960, le nombre de maraîchers a considérablement chuté comme en témoigne Charles Vogt, habitant du sentier de l'Aubépine en 1980 : « En 1927, quand je suis entré au Syndicat des Maraîchers de Strasbourg et environs, nous avions 130 adhérents dont 90 de la Robertsau. [...] En 1980, le Syndicat ne compte plus que 35 adhérents dont 29 maraîchers de la Robertsau. En 1990 on prévoit qu'il n'y aura plus que 10 exploitations à la Robertsau. Certains, par facilité, préfèrent vendre leurs terres comme terrain à bâtir. »[7]. La densification récente, en revanche, a eu pour corollaire la dégradation des caractéristiques patrimoniales et urbaines du quartier, en raison de la disparition progressive des maraîchers et de certains habitats vernaculaires au profit de constructions plus banales. Au cours des années 1980 et 1990, un grand nombre de lotissements pavillonnaires ont vu le jour.

6. SARG Freddy, *Aspects des Faubourg, La Robertsau*, Editions Oberlin, 1981.
7. *Ibid.*

Aujourd'hui, la Robertsau est essentiellement résidentielle même si 21 exploitations agricoles sont encore présentes dont 6 ont leur siège social sur place. Bien que repoussé hors de la ville, le maraîchage a marqué l'empreinte de ce faubourg auparavant désigné par le terme de « cité des maraîchers »[8] et fait partie de son patrimoine historique.

Le Parc Naturel Urbain, partenaire de notre recherche, souhaite valoriser ce patrimoine et tente de le conserver, voire de l'étendre à nouveau. En effet, lors de plusieurs rencontres avec Béatrice Pipart, représentante du PNU, cette dernière nous a confié le soin que l'institution prend à conserver ce qu'il reste de ce patrimoine et de ce potentiel agricole malgré la pression foncière subie par ce quartier attractif et aisé. C'est en partie grâce à cette mission que la Robertsau compte toujours plus de mille parcelles de jardins familiaux pour les particuliers, dont beaucoup sont gérées par les services de la ville. Également, la forte présence de professionnels de l'agriculture, bien que moindre qu'auparavant, incite l'institution à créer plus d'éco-quartiers dans cette zone pour faciliter les rapports parfois houleux entre habitats et agriculteurs. Le PNU n'hésite pas non plus à optimiser ses ressources agricoles en hébergeant par exemple des vaches sur des terrains herbacés vides. Enfin, pour montrer le patrimoine agricole encore présent et faire découvrir ses initiatives au grand public, le PNU organise des évènements tel que le tour des fermes de la Robertsau. En assistant à cet évènement ouvert à tous, nous avons pu découvrir plus en détail les fermes, les jardins pédago-

8. PFISTER Robert, *Métamorphose d'un village, La Robertsau de 1900 à nos jours.*

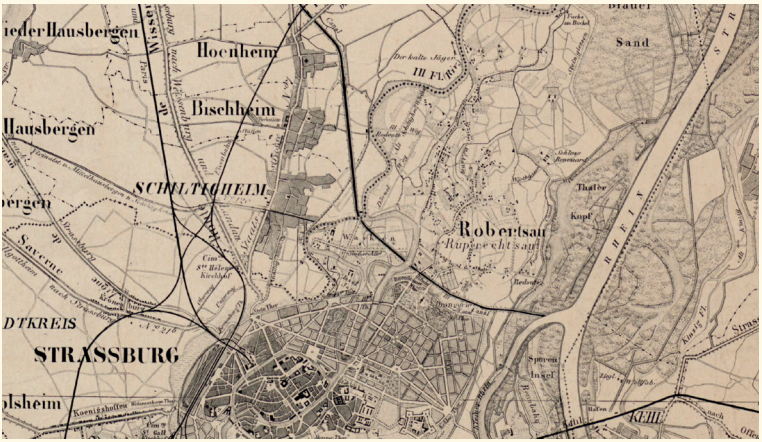
giques et les maraîchers du quartiers, et ainsi pu constater que l'agriculture proche ou au sein des villes peut toujours tenir son rôle de sécurité alimentaire nécessaire lors d'un éffondrement.

Le Parc Naturel Urbain

•

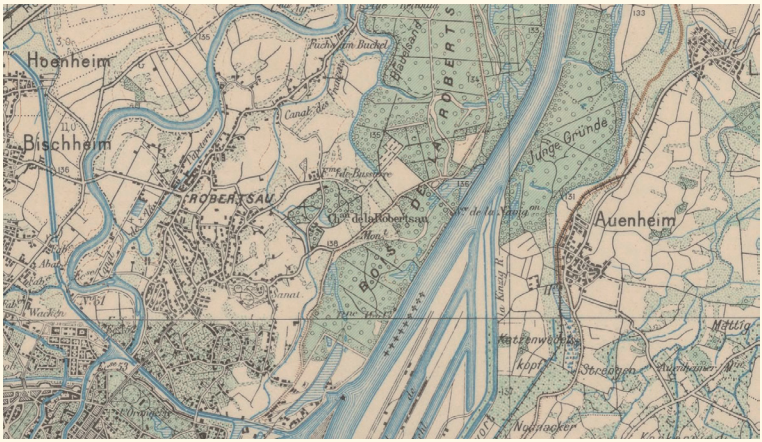
Nous travaillons en partenariat avec le Parc Naturel Urbain (PNU) qui est une institution gérée par l'Eurométropole de Strasbourg. C'est une démarche territoriale de développement durable dont la mission vise à favoriser la collaboration entre les acteurs locaux, les élus et les services de Strasbourg pour préserver et valoriser les espaces naturels en ville, ainsi que leur patrimoine. Depuis 2010, le PNU agit sur la zone Ill Bruche qui rassemble plusieurs dizaines d'acteurs des trois quartiers de l'Elsau, de la Montagne Verte et de Koenigshoffen. En 2017, il s'est étendu sur la zone Ill Rhin rassemblant le Wacken, le quartier des XV et la Robertsau. Le PNU est un service que l'Eurométropole de Strasbourg met à disposition de ses habitants. Il vise en priorité ceux des zones investies en organisant régulièrement des réunions publiques afin de co-concevoir ses actions via sa responsable, Béatrice Pipart.

L’agriculture en mutation : entre répulsion et attraction par les villes



H.Massinger et Kreis-Ingenieuren und Architecten des Stadt Strassburg,
Topographische Karte der Umgebung von Strassburg
(fragment de la carte), XIXe siècle.

Cartographie : SOA/Sources : IGN, IAU îdF, d'après cartes 1889-1901.



Anonyme, Fragment de la carte de France au 50 000e (Type 1922)
environs de Strasbourg, service géographique de l'armée, 1935

Cartographie : SOA/Sources : IAU îdF, Apur 2012.

En mettant en parallèle ces cartes d'Île-de-France et du quartier de la Robertsau, issues de la Bibliothèque Nationale de France et de l'exposition *Capitale agricole*, à travers le temps, on remarque qu'avec la révolution industrielle, les villes grossissent alors que les terres agricoles sont reléguées au second plan, loin des habitations. L'alimentation perd peu à peu son lien de proximité avec les habitants, mais l'agriculture s'en voit également fondamentalement touchée. En effet, l'exode rural et les progrès techniques obligent les paysans restants à produire plus et à s'outiller lourdement à cette fin.

Jean Giono, dans sa *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*[9], écrite en 1938, décrit la chute du monde paysan dont il a été témoin. Très attaché à ce monde car lui-même paysan, on ressent dans sa lettre, aussi poétique que politique, une véritable émotion et un dévouement pour le monde paysan. Giono explique que l'essence du paysan est d'être lié à sa terre et d'être auto-suffisant grâce à celle-ci : « vous fournissez à vos sens du suprême et de l'excellent (quand les autres ne se peuvent fournir que de ce qu'on leur donne). » (p. 20). Avec un rejet explicite pour la ville et pour la technique, Jean Giono explique dans sa lettre que certains paysans ont cédé à l'illusion de l'argent et ont laissé leur terre pour devenir ouvriers à la ville. « Cette génération technique qui gémit sous vos yeux dans son terrible désespoir, ces hommes faux qui ne savent plus nouer une corde ni dénouer généreusement les cordes, ces êtres vivants incapables de vivre, c'est-à-dire incapables de connaître le monde et d'en jouir, ces

9. GIONO Jean, *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, Briançon-Les-Queyrelles, 16 août 1938.

terribles malades insensibles, ce sont d'anciens paysans. » (p. 19). Mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est justement le sort des paysans restés à la campagne. Moins nombreux qu'auparavant, ces derniers subissent la pression de l'État pour produire toujours plus, et sont désormais asservis à l'argent car ils deviennent dépendants du prix du blé : « Je vais avoir dans les quatre-vingt mille kilos de blé aux silos. Il ne rapporte absolument rien. Il est là, mort, et il se gâte. Vous pouvez venir à la maison. Nous n'avons peut-être pas trois cents francs. » (p. 45). Ce phénomène est donc le témoin du glissement de l'activité de paysan à celle d'agriculteur à cause de la dépendance au capital et à la quête à la productivité que la technique fait miroité. Jean Giono écrit d'ailleurs, à propos de la démesure de la technique : « Mais, la technique vous dit : avec mon procédé actuel je fais rendre au grain 74 % de farine, les anciens procédés ne faisaient rendre que 55 %. […] Si le blé manquait, il faudrait bénir ici la technique qui nous permettrait ainsi d'augmenter ce qui serait rare. Mais le blé n'est pas rare ; au contraire, il est trop abondant. Cependant on le garde dans des silos avec son excellent et on continue à manger très cher le médiocre. Et si, demain, en plein milieu de l'abondance de blé, un ingénieur découvrait le moyen de faire rendre au grain 100 % le monde entier crierait au miracle et les prophètes techniques annonceraient au monde l'ouverture prochaine des portes du paradis terrestre. Personne ne pense que le plus simplement du monde deux grains de blé valent mieux qu'un. C'est la démesure de la technique. » (p. 47-48).

Hommage à Jean Giono

•

Lettre ouverte à mes amis,

Oh, je vous entends ! En recevant cette lettre vous allez vous dire que je vais encore vous parler d'environnement. Et vous aurez probablement raison ! Nul n'ignore que notre terre est mise à mal, il serait inexcusable de notre part de contribuer à sa perte. Il est vrai que les villes ont gagné du terrain sur nos campagnes avec leurs constructions outrageusement colorées, mais ce n'est pas ici qu'il faut voir le mal.

L'autre jour, je vis cette bête féroce. Elle déambulait dans une interminable culture de blé doré. Elle allait à grand pas moissonnant et fauchant, avalant tout sur son passage pour au final ne laisser qu'une étendue rugueuse dépourvue de son trésor. Où est passé notre respectueuse responsabilité ? N'avons nous pas fait vœux d'amour envers cette terre qui nous assure la souveraineté alimentaire ?

Il est bien loin le temps où notre terre sacrée, était manipulée habilement comme une richesse. Aujourd'hui, nous sommes divisés en deux, l'agriculture dite intensive, exploitant violemment les ressources agricoles terrestres, et nous autres, paysans prônant le respect d'une dimension environnementale et locale forte. La terre doit être traitée respectueusement. Nous sommes redevables envers nos concitoyens. Allons, courons, volons, et partageons nos savoirs ! Nous serions responsables de cet anéantissement si nous ne popularisions pas nos convictions.

L'agriculteur est à la terre ce que le médecin est au patient. Soigner est notre mission. Cependant comme chacun le sait, elle ne s'arrête pas à l'action de cultiver. Notre devoir prend le relais. En effet, notre expérience nous engage à une vocation plus grande, la sensibilisation. Qui est mieux placé que nous pour parler de ce qu'on connaît le mieux ?

Nos amis jardiniers sont bien souvent des amateurs même si les professionnels restent nombreux. Une tendance, et pourtant non nouvelle, voit le jour dans les villes. Les jardins parfois d'agrément, les lopins de terre, les carrés agricoles, les parcelles potagères sont rassemblés pour être partagés accroissant la convivialité. Il est bien évident qu'il en découle une dimension sociale forte. Bon, je ne vous apprends rien.

Or, ces citadins ne connaissent pas notre terre si texturée, la leur généralement reste plate et informe. Nous ne pouvons point les accuser. C'est à nous de les inciter à venir découvrir nos campagnes qui s'avèrent être également les leurs. Nous l'oublions bien souvent par ailleurs ! La terre n'appartient à personne, ceci fera l'objet d'une autre interpellation de ma part.

Il m'est bien difficile de clôturer cette lettre. Les mots se bousculent dans ma tête pour être apposés sur cette feuille. Mais il est l'heure pour moi de retrouver cette terre dont je vous ai tant fait l'éloge. Sa cause m'anime si passionnément que je pourrais mourir de déclaration à son égard. Je vous laisse donc avec le plaisir de vous retrouver bientôt.

Amicalement, vôtre égal, Pierre.

L'essentiel de la population en ville, et le soin de nourrir l'humanité laissée aux mains des agriculteurs, poussés à produire plus, de par leur infériorité numérique, est le schéma que nous connaissons encore aujourd'hui dans les sociétés industrielles. Cette course à la production pousse l'ancien paysan à pulvériser toujours plus d'intrants chimiques issus du pétrole sur ces cultures. Jean Giono, déjà en 1938, sentait cette dépendance chimique venir et mettait en garde ses homonymes contre la dégradation des sols : « Il ne vous est jamais venu à l'idée de combiner les mathématiques et les chimies en une machine qui le fera [le blé] pousser et mûrir brusquement en une heure. Vous savez que la terre serait contre. » (p. 4). Cette dépendance aux hydrocarbures, néanmoins, ne donne que l'illusion d'une sécurité alimentaire. En effet, la rupture de l'accès à ceux-ci entraînerait un effondrement du système alimentaire d'une société, et donc l'effondrement de la société telle qu'elle est. Ce phénomène est déjà arrivé dans l'archipel de Cuba, qui a violemment rapatrié l'agriculture dans les villes en mobilisant les populations pour qu'elles cultivent de nouveau la terre, après plusieurs générations d'abstinence.

L'agriculture urbaine sur l'île de Cuba

•

En raison de l'embargo des États-Unis en 1962 et de l'effondrement de l'URSS en 1991, Cuba[10] a progressivement perdu ses principales possibilités d'importation. L'agriculture du pays a été privée de machines agricoles, d'engrais chimiques et d'autres pesticides. Le pays n'avait pas d'autre choix que de produire sa propre nourriture. C'était un réel besoin. Face à la crise, le gouvernement cubain a accompagné le développement de l'agriculture urbaine dans les villes et il a dirigé les campagnes vers l'agriculture biologique. Dans un premier temps, il a réquisitionné des espaces publics tels que les places et les parcs pour permettre aux habitants de cultiver de la nourriture en ville sans posséder de jardin. En 1994, le département de l'agriculture urbaine a été créé, ce qui montre la véritable prise en compte du problème agricole par l'État cubain. Concrètement, le gouvernement crée des formations et fournit des outils aux agriculteurs et aux futurs agriculteurs, il a même créé une École supérieure d'agriculture urbaine et suburbaine. Le peuple cubain s'engage aussi massivement dans cette révolution verte, même s'il existe bien sûr des opposants. Bien que les citadins semblent rejeter le monde rural et son agriculture, les divers problèmes liés à l'économie, l'écologie et l'approvisionnement alimentaire de l'île appellent une réaction rapide et globale. Une meilleure communication entre ces deux mondes voit le jour.

10. HANON Ingrid, « Agriculture urbaine et autogestion à Cuba », Revue internationale de l'économie sociale, p. 84-99, juillet 2015, n°337.

À Cuba, les légumes sont cultivés partout sur l'île, et même dans les villes, pour nourrir le peuple cubain qui ne reçoit plus d'aide extérieure. Quoique nous puissions reprocher à Cuba la pratique d'une agriculture ancienne et traditionnelle en ville, celle-ci s'est fortement développée pour des raisons d'urgence. L'île compte près de 400 000 exploitations urbaines, qui couvrent 70 000 hectares de terre. Elles produisent plus de 1,5 million de tonnes de légumes. La Havane est en mesure de fournir 50 % de fruits et légumes biologiques à ses 2 200 000 habitants. Le reste est fourni par les coopératives de la périphérie. De plus, l'île abrite exclusivement de l'agriculture biologique.

Organoponico « La Sazon » à La Havane, Béguin, 2017.

L'agriculture urbaine se développe dans le monde entier. Ce phénomène suit le dernier exode rural et répond au problème des villes surpeuplées. Mais, comme nous l'avons remarqué dans cet exemple, l'agriculture urbaine est mobilisée de différentes manières en fonction du lieu, du contexte ou de la demande. L'étude de cas de Cuba témoigne de la re-localisation de la production alimentaire de l'île, également dans les villes, et de sa nécessité à s'ancrer dans un mode de fonctionnement autonome, ne pouvant compter sur personne, et donc plus écologique. On ne peut pas ici, cependant parler de « transition » écologique, car ce terme implique une temporalité relativement longue et une gradation d'actions et d'évènement allant vers un modèle plus écologique. On parlera plutôt d'« effondrement » qui, heureusement, a bien tourné grâce à la réactivité du gouvernement cubain.

Le terme « effondrement » désigne dans ce contexte la fin d'une civilisation industrielle. Il est défini à travers une discipline récente ouverte, entre autres, par Pablo Servigne : la collapsologie. La collapsologie est « l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition et sur des travaux scientifiques reconnus »[11]. Le but de cette discipline est de définir ce qui nous arrive et ce qui pourrait nous arriver afin de pouvoir concevoir les politiques résilientes et adaptées aux enjeux de notre époque. « Dans nos sociétés, très peu de gens savent aujourd'hui survivre sans supermarché, sans carte de crédit et sans station-service.

11. SERVIGNE Pablo, STEVENS Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer, Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, 2015, Seuil.

Lorsqu'une société devient « hors-sol », c'est-à-dire lorsqu'une majorité de ses habitants n'a plus de contact direct avec le système-Terre (la terre, l'eau, le bois, les plantes, etc.), la population devient entièrement dépendante de la structure artificielle qui la maintient dans cet état. Si cette structure, de plus en plus puissante mais vulnérable, s'écroule, c'est la survie de l'ensemble de la population qui pourrait ne plus être assurée »[12]. La théorie de l'effondrement invite donc à opérer un processus de résilience individuelle et collective afin de pouvoir vivre la fin des énergies fossiles, pilier de notre société industrielle, comme une transition vers un autre modèle plutôt que comme un traumatisme, comme sur l'île de Cuba.

La popularisation récente du phénomène de « l'agriculture urbaine », depuis son origine officielle dans les années 1990 dans des plans nationaux de sécurité alimentaire dans les pays du Sud, illustre cette volonté qu'ont les citadins de retrouver du pouvoir sur leur mode de vie et notamment sur leur alimentation, bien que l'argument nourricier de la démarche reste contestable.

12. SERVIGNE Pablo, STEVENS Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer, Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, 2015, Seuil.

L'agriculture urbaine : mise en valeur du phénomène social et écologique

« L'agriculture doit ainsi pouvoir engager sa transition environnementale et dépasser définitivement les formes agricoles conventionnelles, reposant encore sur un passé datant de plusieurs décennies et totalement inadaptées face à ces mêmes enjeux, en assumant dès lors le rapport productif nécessaire à la nature et au paysage dans une relation de pérennité, de respect du vivant, en faisant avec lui et non contre lui. »[13]

13. JANIN Rémi, *L'agriculture vit une révolution urbaine sans précédent traduisant un changement de civilisation profond*, édition OpenField, 2017, p. 34.

Selon Rémi Janin, l'agriculture doit être pensée en terme de paysage nourricier construit dans un territoire précis. Ce paysage n'est pas le résultat de l'activité agricole mais cette dernière est un outil dont l'objectif est d'améliorer fonctionnellement et esthétiquement le paysage, sans jamais oublier de respecter les ressources utilisées. L'urbain se tourne vers une mise en valeur de la nature et de l'agriculture biologique. Il veut être sensible. La nature est bonne. Il ne veut plus l'impacter. À l'opposé des anciens paysans qui étaient en confrontation avec la nature, les nouveaux paysans veulent être en harmonie avec elle. L'agriculture qu'il définit comme « un projet nécessairement collectif à l'échelle d'une société », vit une révolution profonde qui se traduit par une réappropriation locale, et civile de la dimension nourricière échappant à l'agriculture conventionnelle, qui n'est plus en mesure de revendiquer et de justifier son monopole. La centralité de l'agriculture conventionnelle doit être déconstruite afin de laisser place à des complémentarités animant une même ville agricole. Il entend par là : « des sociétés urbaines diverses, mouvantes, inventives, devenues consciemment nourricières et se pensant pour leur durabilité et leur pérennité sobre. En tout cas c'est ce qu'il nous faut, très certainement, imaginer et tenter collectivement. » [14]

Cette révolution vers une ville agricole, directement liée à une population de plus en plus urbaine soulève un phénomène social mais également écologique. Elle est rendue possible grâce aux multiples acteurs qui imaginent un paysage nourricier urbain.

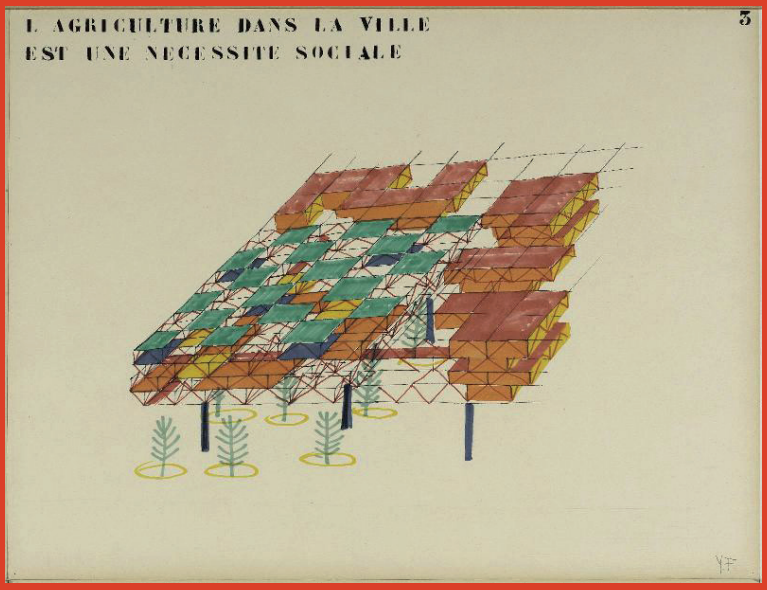
14. JANIN Rémi, *L'agriculture vit une révolution urbaine sans précédent traduisant un changement de civilisation profond*, Éditions Openfield, 2017, p. 48.

Yona Friedman

L'architecte qui fantasme l'agriculture urbaine

•

Yona Friedman, architecte et artiste, prône une rupture singulière et radicale avec le rôle de l'architecte traditionnel. En effet, pour lui, l'architecte doit se dessaisir du pouvoir de décision pour le donner aux utilisateurs, ce qu'il nomme l'auto-planification. Il devient consultant apportant des connaissances en écologie.



FRIEDMAN Yona, *L'agriculture dans la ville est une nécessité sociale*, 1961, Centre Pompidou.

Puis, les grands ensembles formés par le rapprochement de plusieurs villes et la notion d'espace parcouru amènent Yona Friedman à la ville continent. Il en voit une solution d'avenir car la ville continent répond aux besoins sociaux actuels de consommation, de loisir et de proximité. De vastes territoires sont libérés pouvant être consacrés à l'agriculture comme l'illustre L'agriculture dans la ville est une nécessité sociale. Le tissu urbain aéré et transparent, en réseau, est élevé au-dessus du sol pour s'affranchir des contraintes naturelles et permettre d'exploiter ce sol ainsi dégagé. L'architecte a toujours vérifié la faisabilité technique, financière et sociale de ses propositions, même si elles ont parfois l'allure de projections utopiques.

De nombreuses associations, en effet, portent la volonté d'une agriculture en ville. La plus connue, en France, se nomme la SAUGE, Société d'Agriculture Urbaine Généreuse et Engagée. L'association est en effet à l'origine du festival *Les 48h de l'agriculture urbaine* qui se déroule simultanément dans plusieurs villes de France et à laquelle nous avons participé en tant que bénévoles le 21 avril 2018.

« Notre rêve un peu c'est que tout le monde jardine deux heures par semaine parce qu'on pense que ça peut résoudre pas mal de problèmes sociaux, environnementaux et économiques. On sait tous que le jardinage est vecteur de lien social. D'un point de vue économique, la production de sa propre alimentation peut aider également. Et d'un point de vue environnemental, c'est peut-être ce que l'on défend le plus, c'est une activité qui permet de reconnecter les gens à leur alimentation et aussi à la nature. Nature qui souvent est inexistante en ville. Notre idée c'est de recréer des jardins et des natures en ville pour y pratiquer le jardinage. »[15] confie Antoine Devins, co-fondateur de l'association lors d'une interview. D'après les propos de ce jeune jardinier parisien, l'agriculture urbaine semble une solution parfaite pour inciter les habitants à débuter une transition alimentaire.

Nous avons néanmoins recueilli des propos nuançant cette solution. Effectivement, lors d'un entretien avec Éric Charton, nous avons sollicité son point de vue sur ce phénomène d'agriculture urbaine. Ce jardinier-accompagnateur de la région de Stras-

15. Silence ça pousse, Entretien avec Antoine Devins de la SAUGE, [en ligne], <https://vimeo.com/153772881>, 22/01/16.

bourg, très actif et engagé pour la végétalisation et la biodiversité en ville, nous a très clairement exprimé sa réticence :

« Alors moi j'appelle ça le jardin nourricier. Le mot agriculture me gène toujours, l'agriculture urbaine… […] Le mot a été très mal choisi. Les gens ne s'y reconnaissent pas, il faut l'expliquer, donc il y a toujours besoin de mettre un deuxième titre, un sous-titre. Alors, aujourd'hui on est un peu dans l'excès quoi, c'est-à-dire qu'on **doit** faire de l'agriculture urbaine, on **doit** faire du jardin nourricier, on **doit**, parce que c'est à la mode. En sachant que toute agriculture en ville est, je dirais, contaminante, est toxique. Parce que, un, le sol, on ne sait pas ce qu'il y a dedans, et souvent il est intoxiqué. Et le végétal fixe les métaux lourds, quoi qu'on en dise. Notamment ce qui est planté en ville souvent, notamment les plantes aromatiques. Les gens ils se disent « on va se faire une petite tisane de thym » alors que la plante aromatique, c'est ce qui fixe le plus. Génial ! […] Donc, moi je dis toujours, je parle de biodiversité en ville, d'aménagement. D'ailleurs c'est ce qui est prévu, et heureusement, par Strasbourg ça pousse[16]. On ne dit pas que c'est pour nourrir, on dit que c'est pour l'aménagement. [...] C'est du vivant, donc il faut quand même, je dirais, respecter le vivant, même si c'est une plante. On va respecter la poule, quoique, mais on s'en fout complètement de tous les ans changer son thym, sa sauge qu'on a plantée parce qu'elle est cre-

16. Strasbourg ça pousse : démarche initiée par l'Eurométropole pour accompagner les habitants à végétaliser l'espace public. Ils font le relais entre les habitants et les différents jardins familiaux et collectifs, et propose également d'enlever le bitume des pieds d'immeubles sur demande afin d'y jardiner. Plus d'informations : http://www.strasbourgcapousse.eu

vée. Et ça, ça m'embête. C'est pour ça qu'un mouvement comme Incroyable comestible[17], je ne suis pas contre, mais je ne suis pas pour. […] Parce que je trouve que c'est une belle démarche, c'est citoyen, du lien social et tout ça. Mais alors quand on voit la gueule des plantes des fois, dans des projets, ça me fait mal au cœur. […] Il faut que ce soit réfléchi vous voyez. Surtout pas le truc « rurbain », truc « écolo-bobo », alors j'aime pas ce mot mais c'est comme ça. C'est le truc, on va mettre sa petite salade et on va nourrir le monde. Parce qu'il y en a qui disent « ouai, on va mettre des bacs, c'est pour nourrir le monde ». C'est pas avec les trois salades qu'il y a dessus qu'on va nourrir le monde. Ce que je préfèrerais c'est qu'il y ait des espaces verts, qu'on arrête de mettre, dans les ceintures vertes des villes, qu'il y ait une vraie étape ceinture verte, pas le maïs jusqu'au bout et du lotissement. Il faut qu'il y ait du maraîchage. Là oui, on a des milliers d'hectares qu'on pourrait utiliser. Mais en ville on est en ville ! Moi je parle plutôt de biodiversité. »

Grâce à cette rencontre, nous avons pu affiner notre vocabulaire en y ajoutant « jardiner » et « jardin nourricier ». Le jardin nourricier peut l'être pour les sens et l'esprit tout autant que pour le corps. Cet ajustement nous permet, encore aujourd'hui, d'aborder plus justement les habitants de la Robertsau lors de nos temps de récolte.

17. Incroyable comestibles : mouvement mondial d'innovation sociale, lancé en 2008, par un groupe citoyens de Todmorden, Angleterre. L'objectif vise à créer une abondance de nourriture gratuite à partager pour tous, dans l'espace public, dans une démarche d'autonomie alimentaire locale, saine, durable, engagée et inclusive. Plus d'informations : http://lesincroyablescomestibles.fr

Chédigny, le village jardin

Les bienfaits sociaux du jardin

Photographie de Christophe Gaye.

Chédigny est une petite commune du département d'Indre-et-Loire classée « jardin remarquable ». Depuis 1998, avec l'impulsion de son ancien maire, Pierre Louault, et son épouse, passionnés de roses anciennes et de jardins, le village plante des fleurs et conçoit son aménagement autour du végétal pour rendre le village plus convivial et attrayant. En 2018, le village a été reconnu par le Centre d'études et d'expertise sur les risques, l'environnement, la mobilité et l'aménagement, car le végétal semble apaiser la circulation et favoriser le mieux vivre ensemble.

Définir la culture agricole locale : recherche-action et design de récolte

Nous souhaitons développer une méthodologie de projet s'inspirant de la recherche-action. Comme l'écrivent Florence Allard-Poesi et Véronique Perret, « L'ensemble des méthodes de recherche-action revendique un double objectif de changement concret dans le système social et de production de connaissances sur celui-ci. Elles se démarquent ainsi des recherches conventionnelles (comme l'étude de cas par exemple) en posant le changement de l'objet investi comme objectif à part entière de la recherche. Suivant ainsi les principes de l'*Action Research* posés par Lewin[18] (1946), on ne peut accéder à la connaissance d'un système social qu'en en faisant varier les dimensions constitutives et leurs relations, c'est-à-dire en induisant un changement de celui-ci. Ceci implique pour le chercheur d'intervenir délibérément sur la réalité étudiée, démarquant par là son rôle de celui de l'observateur neutre prescrit par les démarches scientifiques traditionnelles. » [19]

Cette méthodologie provenant de la sphère scientifique et universitaire, son utilisation dans le domaine du design est encore à ce jour un sujet de débat. Cependant, l'utilisation de la méthode par un designer ne paraît pas incompatible : « Parce que la recherche-action prend pour objet d'analyse les actions individuelles et sociales, son *design* articule des phases de compréhension, de conception et de mise en œuvre de ces actions, d'observation de leurs résultats et d'interprétations. Le statut accordé

18. LEWIN, « De la théorie du champ à une science du social », *Les grands auteurs en management stratégique*, p. 379-399, 2002.
19. ALLARD-POESI Florence, PERRET Véronique, « La Recherche-Action », Y. Giordano, *Conduire un projet de recherche, une perspective qualitative*, EMS, p. 85-132, 2003.

à ce dispositif et son mode de conception varient néanmoins fortement d'une approche à l'autre. D'un programme dont le respect sera garant des inférences produites, à un cadre susceptible d'accueillir les modifications et apprentissages qu'il engendre, le *design* reflète le statut accordé à l'objet de recherche, et plus généralement, la nature des connaissances visées par le chercheur. »[20]

La méthode de recherche-action nous intéresse car elle nécessite une intervention directe sur le terrain en s'attaquant aux problèmes de celui-ci. Cette entrée permet, en plus d'établir un dialogue avec les usagers de notre terrain, de soulever de nouveaux problèmes sous-jacents, ainsi que de laisser de la place à la découverte. La méthode vise également à constamment évaluer ses actions par rapport au terrain. Cela permet d'introduire le « test-erreur » dans notre démarche en allant très tôt tester des outils de notre conception auprès du public visé, d'analyser leurs résultats, et de les concevoir à nouveau. C'est donc une méthodologie nécessitant un temps long mais des interventions rapides, permettant de rester proche des usagers[21].

20. ALLARD-POESI Florence, PERRET Véronique, *Op. Cit.,* p. 85-132.
21. COURBON Jean-Claude, *Recherche-action et conception évolutive des systèmes d'information : deux aspects d'une même démarche*, 1995.

Le collectif Faubourg 132

Un exemple de recherche-action en design

•

Le collectif Faubourg 132 mène actuellement une « recherche-action en territoire boulonnais »[22], de décembre 2018 à avril 2019. Le collectif de designer-artistes a été invité par la communauté d'agglomération du Boulonnais à mener un projet collectif autour du territoire et de son patrimoine en mobilisant les compétences de chaque partenaire du projet. Il s'agit d'imaginer des actions mettant en valeur les connaissances et les compétences de ses partenaires (écoles, collège, commerçants…) en faisant écho au territoire et à son histoire.

Pour cela, le Faubourg 132 organise sa recherche-action en deux temps différents. Premièrement, pendant trois semaines de décembre, ils ont été en immersion sur le terrain. Ils ont rencontré des citoyens et des acteurs locaux et se sont acclimatés au patrimoine et à l'ambiance locale en documentant leurs découvertes par des photographies, des vidéos et des articles. Deuxièmement, la session active, qui se déroule en ce moment même, permet au collectif, grâce aux connaissances spécifiques accumulées au cours de la session de recherche, de proposer et d'animer des ateliers avec plusieurs institutions locales. Par exemple, il conçoit des dispositifs hommes-animaux avec un groupe d'élèves d'une école car ils ont noté une forte présence animale dans la région au cours de leur enquête de terrain.

22. Faubourg 132, *Carnet de bord - Recherche-Action en Territoire Boulonnais,* [en ligne], <http://faubourg132.fr/carnet-de-bord-recherche-action-en-territoire-boulonnais/>, décembre 2018 à avril 2019.

Ici ce sont bien grâce aux fruits d'une récolte que le projet peut avancer vers une phase de conception. Cette conception et son test permettront ensuite d'augmenter les informations de la recherche afin d'améliorer la production. Nous sommes donc bien dans un cycle de recherche-action.

Faubourg 132, *Recherche-Action en Territoire Boulonnais*, série de photos « Quai Nord, Capécure, on cherche la benne dans laquelle sont jetés les filets. », décembre 2018.

Et comme la récolte est inhérente à la recherche-action, nous avons conçu des outils permettant la récolte d'informations par le biais du design. Nous parlons donc ici de « design de récolte ». À ce stade de nos recherches, nos outils de design permettent de solliciter les Robertsauvien.nes et de récolter des données de terrain. Mais se pose la question de la restitution de ces données.

Fenêtre sur champs

Premier outil de récolte

•

Grâce à cet objet nous voulions recueillir la perception que les gens ont du monde agricole. Pour cela, nous avons arrêté au hasard une petite dizaine de personnes au parc de l'Orangerie de Strasbourg ainsi que dans notre établissement scolaire en leur montrant des images de presse traitant d'agriculture. Pour résumer le résultat de cette récolte, les images qui représentent des agriculteurs inspirent un travail difficile alors que les champs où l'on ne les voit pas évoque souvent le souvenir, la joie, l'enfance. Les pratiques agricoles plus douces font références, elles, à une agriculture biologique, plus propre, et qui semble représenter « le bien » aux yeux des usagers. Pourtant, une image d'agriculture intensive où l'on voit des champs à perte de vue évoque une douceur de vie et une véritable

sympathie. Cet outil pourrait évoluer en montrant non plus des images lisses du monde agricole, mais des photogrammes plus politiques mettant l'accent sur l'agriculture industrielle intensive et toutes les nuisances qui en découlent, afin d'observer la réaction des usagers face à ce fait.

Cartographie collaborative

Deuxième outil de récolte

•

Afin de jauger la connaissance des habitants de la Robertsau des initiatives agricoles de leur quartier, nous avons construit un outil de cartographie collaborative. Avec un fonds de carte facilement transportable, nous sommes allées à la rencontre de différentes personnes en leur proposant de placer sur la carte les endroits où il y a, selon eux, production alimentaire, de la ferme à la jardinière de balcon. Face à la globale méconnaissance des Robertsauvien.nes des initiatives agricoles et environnementales de leur quartier, cette expérience a conforté notre intention de projet, c'est-à-dire d'informer et de sensibiliser, voire populariser, l'agriculture et le jardinage sur le territoire de la Robertsau.

« D’où savez-vous planter les choux ? »

Jeu de cartes

•

Cet outil de récolte a pour but de recueillir le témoignage de jardinier. En tirant une carte au hasard, le jardinier doit répondre à une question afin de nous en dire plus sur ce qui le motive à jardiner. Notre volonté est de récolter différentes motivations ou raisons de se mettre au jardinage afin de pouvoir toucher des personnes qui ne sont pas pratiquantes. Malheureusement, la saison hivernale ne nous permet pas de mettre en pratique nos outils de consultation. En effet, les jardins sont déserts. Il pourra être utilisé soit lorsque les beaux jours reviendront soit lorsque nous rencontrerons un jardinier lors d’un entretien par exemple.

2

MONTRER L'INFORMATION : dévoiler le potentiel écologique d'un terrain à ses habitants afin de faciliter leur engagement

Dans cette seconde partie, nous voulons exposer comment stimuler l'intérêt d'un public afin qu'il soit plus expert de son propre terrain, et qu'il puisse se questionner sur sa propre transition écologique. Pour cela nous pensons qu'il est important de donner à voir les informations, ici concernant les initiatives agricoles et environnementales du quartier de la Robertsau. Il est donc question, en matière de projet, de design de médiation voire même de design de fiction.

Sensibiliser un large public : le design de médiation et de fiction

Transition écologique

•

« Une transition c'est en quelque sorte une rupture tranquille, anticipée et planifiée. »[1]

« La transition écologique est une évolution vers un nouveau modèle économique et social, un modèle de développement durable qui renouvelle nos façons de consommer, de produire, de travailler, de vivre ensemble pour répondre aux grands enjeux environnementaux, ceux du changement climatique, de la rareté des ressources, de la perte accélérée de la biodiversité et de la multiplication des risques sanitaires environnementaux. »[2]

Employé pour la première fois par Rob Hopkins dans son *Manuel de la Transition*[3], ce concept concerne directement les citoyens et prône leur rôle majeur en tant qu'acteurs dans la mutation de notre société industrielle.

1. SERVIGNE Pablo, *Nourrir l'Europe en temps de crise, vers des systèmes alimentaires résilients*, 2014.
2. Les services de l'État dans la Manche, *Transition écologique,* [en ligne], <http://www.manche.gouv.fr>, 17/08/17.
3. HOPKINS Rob, *Manuel de la transition, De la dépendance au pétrole à la résilience locale*, S!lence, 2010.

Un article de Maddyness[4] met en avant le design comme « l'une des solutions les plus fiables pour modéliser » la ville de demain. Guillaume Foissac, expert Recherche et Innovation par le Design pour la R&D[5], souligne le fait que le design de fiction joue un rôle clef dans l'anticipation d'une société en mutation et qu'il permet un engagement dans le présent pour ces changements. Le design de fiction autorise d'hypothétiques évolutions afin de rêver une potentielle société qui s'organiserait différemment au regard des enjeux environnementaux actuels par exemple. La simple réponse à une commande ancrée dans le monde réel est remplacée par une approche narrative faite d'artefacts rendant envisageables et compréhensibles des futurs. Les projections englobent tant le côté sociétal, environnemental, technique, éthique ou encore politique des villes. Le futur devient une excuse pour envisager le présent autrement et un moyen de décider de nouvelles orientations pour agir. Le design de fiction a avant tout une porté critique, à l'image des designers Anthony Dunne et Fiona Raby, pour cela il doit se détacher des enjeux liés à la commercialisation et à la production.

—

4. Maddyness, « Pourquoi le design a-t-il un rôle à jouer dans la transition énergétique ? », [en ligne], <https://www.maddyness.com>, 01/02/18.
5. La R&D est une filière d'activités d'EDF destinée à la recherche et au développement dans le domaine de l'énergie.

Anthony Dunne et Fiona Raby

Between reality and the impossible, 2010

•

Anthony Dunne et Fiona Raby voient dans le design le moyen de stimuler la discussion. Le design est au service d'un débat entre les concepteurs, l'industrie et le public. Leur intérêt ne se porte pas uniquement vers des possibilités expressives, fonctionnelles et communicatives des technologies existantes et émergentes mais également sur leurs implications sociales, culturelles et éthiques. L'objectif du projet *Between reality and the impossible* n'est absolument pas de prédire, mais de « se demander si… », en spéculant et en imaginant, pour créer et faciliter la réflexion sur un type de monde régi par la technologie. Ils développent des outils qui ont pour but de mettre à jour les tendances qui questionnent le futur des produits électroniques avec une approche du design basée sur l'engagement et l'émotion. Ils inventent de nouveaux objets tout aussi critiques, psychologiques qu'esthétiques à l'instar de ses prothèses fluorescentes. Cette mode reflète les individus complexes anxieux que nous sommes, plutôt que des consommateurs et utilisateurs faciles à satisfaire que nous sommes censés être.

La fiction peut également servir d'intermédiaire, de zone tampon, entre le message que l'on veut faire passer et le public que l'on veut atteindre. Elle devient un moyen de transmettre un propos en faveur d'un monde plus soucieux des enjeux écologiques contemporains, par exemple.

De manière plus générale, afin de sensibiliser un public à une cause, il est impératif de montrer les informations, dans notre cas, relatives au monde agricole et environnemental. De cela, en découle la notion de médiation, puisque d'un côté se trouvent les initiatives agricoles et environnementales de la Robertsau et de l'autre les habitants de ce quartier. La médiation, c'est le fait de servir d'intermédiaire entre deux choses. Le design permet de créer des outils de médiation appropriés au message que l'on souhaite faire passer ainsi qu'au public à qui ils sont destinés comme nous le montre l'exposition *Capitale Agricole*[6] ou encore le projet écologiste *Polluted Water Popsicles*[7].

6. SOA, *Capitale Agricole*, Pavillon de l'Arsenal, Paris, 1er octobre au 27 janvier 2018.
7. Hung I-chen, Guo Yi-hui, Cheng Yu-ti, *Polluted Water Popsicles*, National Taiwan University of Arts, 2017.

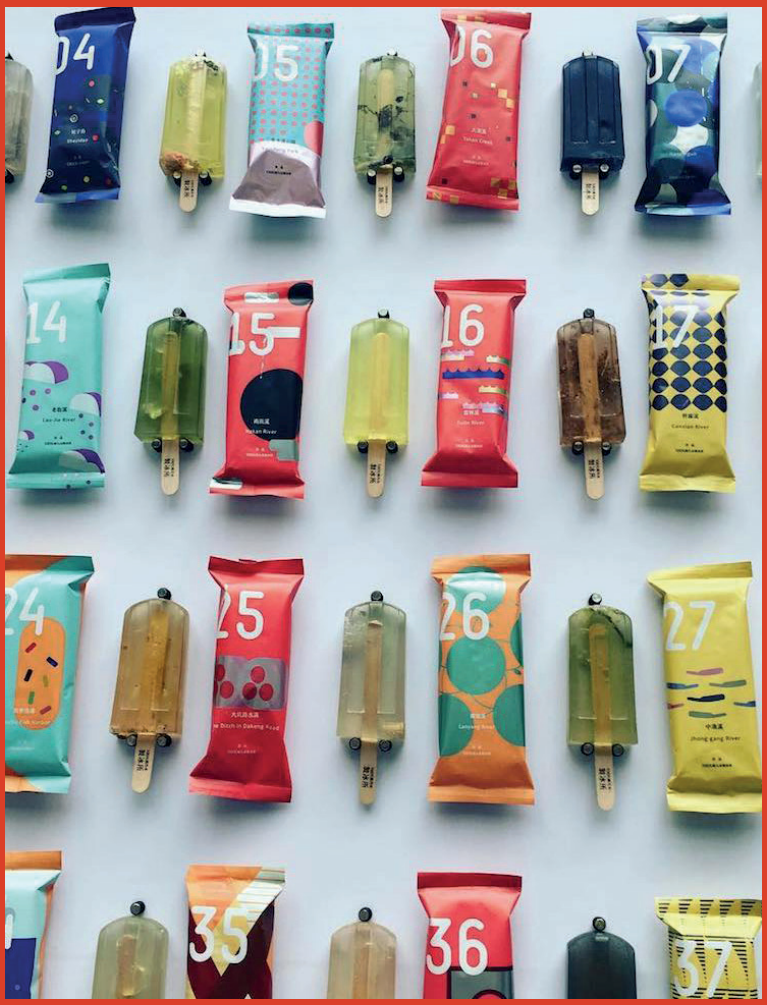
Exposition et médiation

Capitale agricole, 2010

« Bousculés par la crise environnementale et préoccupés par leur alimentation et leur santé, les habitants de la métropole considèrent à nouveau l'agriculture. Mais la vision idéale qu'ils en ont gardée est difficile à projeter face à l'organisation et les pratiques de la ville contemporaine. La manifestation « Capital agricole – Chantiers pour une ville cultivée » déterre les liens qualitatifs entre production agricole et production urbaine, entre le cultivé et l'habité entre la ville et le sol. »

Design de médiation, la séduction ambivalente

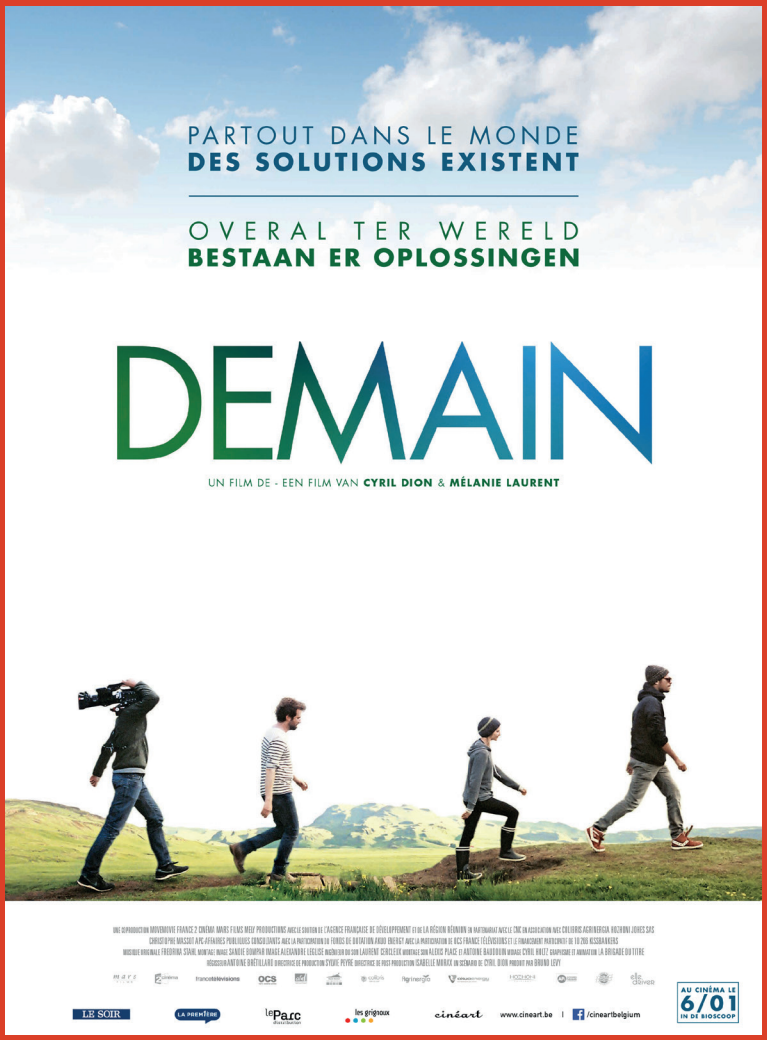
Polluted Water Popsicles, 2017



Une ligne de « Gâteries glacées » intitulée *Polluted Water Popsicles* a été créée par trois étudiants en art de l'Université Nationale des Arts de Taïwan, Hung I-Chen, Guo Yi-Hui et Chang Yu-ti. L'eau de ces glaces a été recueillie à une centaine d'endroits à Taïwan puis a été congelée après que les étudiants y ai ajoutés de la résine pour sa préservation. Les glaces semblent appétissantes parce que l'esthétique de l'emballage est attractif, coloré, à la mode. C'est lorsque l'on s'attarde que nous comprenons qu'il ne s'agit pas de glaces ordinaires. En effet, elles contiennent des déchets. Grâce à leur projet, les trois étudiants veulent alerter le grand public sur la pollution des eaux et ses effets néfastes pour l'environnement. « Nous espérons que lorsque les gens voient cela, ils changent leur manière de vivre. » déclare un des étudiants. Dans les glaces, on retrouve surtout des déchets plastiques comme des emballages, des bouchons de bouteille, des sacs etc. Malheureusement, Taïwan n'est pas le seul pays touché par la pollution des eaux. Tous ces déchets finissent dans la mer et contaminent l'eau mondiale. Les écologistes s'inquiètent de la quantité des déchets dans les océans et parlent même de septième continent, un monstre de plastique. Les élèves utilisent la provocation et l'ambivalence de l'attraction/répulsion afin de sensibiliser un large public aux problèmes de pollution des eaux. Les glaces sont les médiateurs de ce message puisqu'elles mettent en évidence les défauts de l'eau pour signaler une situation critique.

Le documentaire

Un support de médiation



Dans le domaine cinématographique, le public se voit éclairé sur un sujet traité selon un point de vue précis. Le documentaire *Demain*[8] retrace le parcours de Cyril, Mélanie, Alexandre, Laurent, Raphäel et Antoine qui partent explorer le monde à la recherche de solutions pour faire face à l'effondrement des écosystèmes. Ainsi, ils tentent de construire une autre histoire de l'avenir afin de trouver un remède pour leurs enfants. « Nous passons notre temps à faire des films où nous sommes éradiqués par des zombies, des bombes nucléaires, des épidémies, des robots, des extraterrestres, de petits gremlins… Nous adorons ça ! Mais où sont les films qui parlent du contraire ? Ceux où nous nous rassemblons et où nous résolvons les problèmes ? Nous n'en avons pas vraiment… L'être humain est tellement ingénieux, tellement créatif. Nous pourrions faire des choses extraordinaires, mais pour ça nous avons besoin de nous raconter ces histoires. Avoir une vision, raconter une histoire, c'est comme de jeter devant soi un tourbillon qui vous entraîne... » explique Rob Hopkins dans l'une des séquences du film.

Le documentaire a été récompensé de nombreuses fois et a inspiré de nombreuses initiatives à travers le monde. Et pour ne pas laisser s'essouffler l'espoir insufflé par ce film motivant et non culpabilisant, Cyril Dion s'est lancée trois ans après dans une suite, *Après-demain*[9] qui montre l'évolution et la naissance de nouveaux projets écologiques en se posant les questions « Qu'est ce qui marche ? Qu'est-ce qui échoue ? Pourquoi ? Comment changer d'échelles ? ».

8. DION Cyril, LAURENT Mélanie, *Demain*, 2015.
9. DION Cyril, LAURENT Mélanie, *Après-demain*, 2018.

En conséquence, dans le quartier strasbourgeois de la Robertsau, notre terrain d'expérimentation, nous souhaitons solliciter le design de médiation et le design de fiction afin d'interpeller les passants sur la richesse de leur environnement naturel et agricole afin de leur permettre d'entamer une transition alimentaire et écologique personnelle. Nous pensons qu'une approche bienveillante comme celles expliquées plus haut pourrait permettre de pallier au constat que dresse Pablo Servigne : « l'attitude de lassitude de la population et des médias face à ces combats cache en réalité un déni profond. »[10]

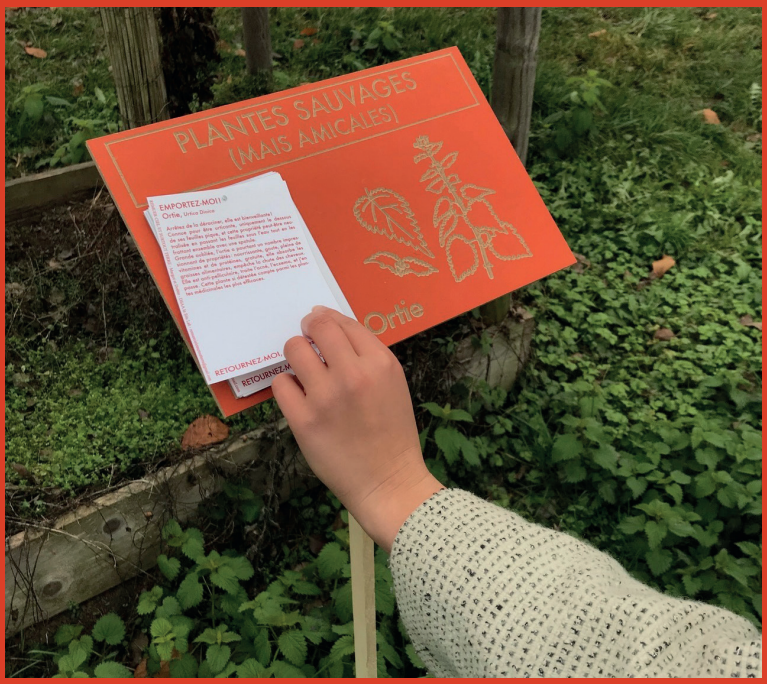
10. SERVIGNE Pablo, *Nourrir l'Europe en temps de crise, vers des systèmes alimentaires résilients*, 2014.

Première expérimentation d’un dispositif de médiation

Plantes sauvages (mais amicales)

•

La flore du quartier de la Robertsau est riche, mais peu de passants s’y intéressent vraiment. Avec ses panneaux, nous avons voulu mettre en lumière la flore commune, les plantes dites « sauvages ». Pour informer et concerner les promeneurs, nous avons ajouté à ces panneaux des recettes à emporter, à base des plantes qui poussent au pied de ceux-ci, afin que ces végétaux perdent leur statut de « mauvaise herbe ».



Cependant, parfois, quand la médiation a pour but de viser un large public, l'usage de certains signes peut devenir exagéré ou inapproprié. En effet, le pas sémantique entre la conviction et la caricature est mince puisque pour faire comprendre son sujet, on utilise un paradigme de signes qui peuvent vite devenir des stéréotypes. Le but de la médiation est de laisser un message clair dénué de doutes mais en faisant attention de ne pas tomber dans le cliché.

Critique

De l'affiche du salon bio de Strasbourg 2017

•

Le marché du bio n'a cessé de croître ces dernières années. De nombreuses exploitations voient le jour pour répondre à une demande de plus en plus présente. Nombreux sont les parents qui souhaitent que leurs enfants mangent bio à la cantine. La peur grandissante face aux effets nocifs des pesticides est un facteur motivant pour les consommateurs à acheter des aliments d'origine biologique. De plus, depuis quelques années, une nouvelle tendance est née de vouloir consommer de manière plus respectueuse pour l'environnement. En plus de trouver des fruits et légumes bio, on trouve aussi des vêtements en coton biologique ou des crèmes, du maquillage ou des gels douche certifiés bio. Ce label fait vendre. Et afin de faire connaître ce marché, un grand nombre de salons ont vu le jour comme le Salon *Bio&Co* à Strasbourg.

En 2017, afin d'annoncer cet événement qui se déroule en automne, une jeune femme serrant un arbre dans ses bras trônait sur les affiches. La position de cette femme entrelaçant ce tronc renvoie au phénomène *Tree Hug*. L'arbre serait le partenaire idéal pour un câlin car il occupe parfaitement l'espace inter-bras d'un être humain de par sa forme cylindrique. Sa disponibilité est un atout convaincant, de plus il est vivant ce qui est essentiel. En câlinant un arbre, l'être humain gagnerait en estime de soi et en bien-être et comme dirait un proverbe français « un baiser est un fruit qu'il faut cueillir sur l'arbre. »

Cette femme vêtue de couleurs d'automne, se fond presque dans la forêt où elle se trouve. Elle nous paraît proche de la nature, en phase avec elle. Elle serre ce tronc d'arbre comme pour le défendre. Le bonnet qu'elle porte semble être réalisé par ses soins ainsi que son bracelet. Le fait maison, est une tendance confirmée qui ne touche pas seulement l'alimentation. On la retrouve dans le bricolage, le jardinage, la décoration, les activités manuelles montantes comme la couture. L'origine de cette tendance se confirme depuis le développement de la crise économique qui a touché durablement le budget des familles. Mais pas que, c'est également le moyen de reprendre sa consommation en main. Scandales alimentaires, crises sanitaires, l'opacité de certaines industries agroalimentaires sur l'origine et la qualité des produits transformés ont incité les consommateurs à se tourner vers les producteurs locaux et biologiques. Aussi, ils aiment cuisiner à partir de produits bruts issus du terroir qui ont une faculté de réassurance et répondent à la nostalgie d'une France rurale alors que l'urbanisation est croissante.

L'affiche vise une clientèle précise. En effet, il ressort que les femmes sont les plus consommatrices de produits bio (87 %) et que les consommateurs de 26 à 55 ans sont très représentatifs (76 %). Majoritairement urbains (64 %), les consommateurs de bio vivent dans des villes de plus de 45 000 habitants. Cette femme remplit tous les critères du public ciblé par le salon. En voyant, cette femme sur les affiches les autres femmes vont s'identifier à elle. On peut supposer qu'elle est également mère, ciblant ainsi les enfants. De plus, elle est très naturelle, bien qu'elle soit maquillée comme si elle ne l'était pas. Elle paraît dynamique et fraîche comme si elle revenait de promenade avec son nez et ses joues roses. Ici, on nous renvoie au symbole de la promenade dominicale en forêt, à la campagne ou encore dans un parc urbain pour prendre un bol d'air avant de revenir aux tumultes de la vie en ville.

Cependant la posture de cette femme se veut tellement spontanée et naturelle, qu'elle renvoie l'inverse. Son regard au ciel, son sourire au coin des lèvres et sa staticité la trahissent. Consommer biologique est un moyen de réduire son impact sur l'environnement et ainsi de le préserver. En revanche, être proche de la nature et de l'environnement ne peut se résumer à faire un câlin à un arbre. Cette vision est beaucoup trop réductrice et naïve. L'engagement pour l'environnement est pour certaines personnes une lutte et prend une dimension très militante, synonyme d'actions. De plus, les femmes ne sont pas les seules à être sensibles à une consommation biologique. Cette affiche exclut totalement la gente masculine puisqu'ils ne peuvent pas s'identifier à cette femme, représentant une population féminine, *bobo*, la trentaine. Les hommes intéressés par cet évènement seront déjà des personnes sensibilisées et convaincues par une consommation

biologique ou alors ils accompagneront une femme touchée par l'affiche. Ajoutons à cela que le fait de consommer biologique, n'est pas nécessairement synonyme avec le fait d'être proche de la nature au sens littéral du terme. Et l'adjectif biologique bien qu'il puisse être rattaché au mot nature n'en est pas son équivalent. Une agriculture se dit biologique lorsqu'elle n'utilise ni engrais ni pesticide. Le raccourcie qui est fait ici, entre biologique, nature et forêt est tellement grossier qu'il en est même comique. Sans oublier que la forêt n'est pas toujours naturelle, elle peut-être artificielle ou même traitée.

Ceux qui
ne souhaitent pas participer

Il arrive en effet parfois que certains publics ne souhaitent pas participer. Le jardinage, par exemple, peut paraître désuet et de faible intérêt car la pratique est jugée ancienne et ennuyeuse. Il arrive également que ce même public s'oppose avec véhémence à la participation. En matière d'écologie, par exemple, les campagnes de prévention culpabilisantes omniprésentes depuis quelques années, poussent certaines personnes, fatiguées d'être culpabilisées, à ignorer les comportements écologiques, soit parce que « foutu pour foutu, autant profiter et consommer un maximum avant la fin du monde », soit parce que « si les autres ne le font pas pourquoi le ferais-je ? ». Dans son ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*[11], Pablo Servigne parle de déni car ce comportement est un processus de déresponsabilisation de l'individu, qui se désolidarise d'une action pour le bien commun comme la transition écologique. Le refus de prendre part, à la végétalisation de la ville entre autres, peut donc s'opérer envers la raison pour laquelle on jardine, l'acte écologique, et non pas envers le jardinage lui-même.

L'agriculture urbaine, cependant, peine à mobiliser les foules pour une tout autre raison, celle du scepticisme. Dans un article à propos de l'agriculture à Paris, le journaliste Christophe Leray dénonce : « Sauf que, même si cet objectif est atteint, 500 tonnes de nourriture par an, éparpillées sur toute la ville, représentent moins d'un seul jour de consommation à Paris, ou 0,26 % de la consommation annuelle de la capitale. On fait comment le reste du temps ? »[12].

11. SERVIGNE Pablo, *Comment tout peut s'effondrer,* 2015.
12. LERAY Christophe, « Pour en finir avec l'agriculture urbaine à Paris (et ailleurs) », [en ligne], <https://chroniques-architecture.com/>, 03/07/18.

Cette citation met en exergue le fait que si les citoyens ont tant de mal à démarrer leur transition écologique, c'est parce qu'ils ont besoin de résultats préalables, ils ont besoin que le chemin soit validé par d'autres pour l'emprunter eux-mêmes. Cette logique sociétale individualiste et craintive doit impérativement être dépassée car, comme l'écrit Pablo Servigne, « le plus important, pour ne pas dire l'urgence, serait de reconstruire un tissu social local solide et vivant, afin d'instaurer progressivement un climat de confiance, c'est-à-dire en fin de compte un « capital social » qui puisse servir en cas de catastrophe. Il faut donc dès maintenant sortir de chez soi et créer des « pratiques » collectives, ces aptitudes à vivre ensemble que notre société matérialiste et individualiste a méthodiquement et consciencieusement détricotées au cours de ces dernières décennies. Nous en sommes convaincus, ces compétences sociales sont notre seule vraie garantie de résilience en temps de catastrophe. »[13]

13. SERVIGNE Pablo, *Comment tout peut s'effondrer*, 2015, p. 219.

La culpabilisation écologique

Vacances propres, *Campagne nationale de prévention des déchets sauvages*, 2017

•

Cette campagne de Vacances propres est un bon exemple de culpabilisation écologique. En voyant cette affiche, une personne ayant déjà jeté des mégots dans la nature se sentira visée et sera, devant le fait accompli, obligée de se responsabiliser face à ce comportement nuisible à l'environnement naturel. Ce type de méthode moralisante provoque chez l'usager un sentiment de honte qui peut le pousser à changer son comportement, mais peut également provoquer l'effet inverse en poussant l'usager, coupable, à s'enfermer dans le déni pour ne plus avoir honte de son comportement irresponsable.

L'agriculture attractive

L'agriculture et le jardinage ne se limitent cependant pas au travail ancestral de la terre et peut également se montrer attractif d'un point de vue scientifique ou technophile. Le boom de l'agriculture urbaine et la demande croissante de produits hors saison ont permis le développement d'une technique agricole plus récente : l'hydroponie ou culture hors-sol. Selon le dictionnaire Larousse, la culture hydroponique est le fait de cultiver des plantes dans une solution nutritive à renouveler, sans terre naturelle. Étant complètement autonome par rapport à l'environnement naturel, ces cultures sont particulièrement adaptées à la ville car elles ne sont pas concernées par la pollution des sols évoquée par Éric Charton précédemment. Et comme tout ce que la plante ingère est minutieusement dosé et contrôlé par des techniciens, désormais les agriculteurs se retrouvent plus chimistes qu'agriculteurs. La profession est ouverte et la croissance de celle-ci est optimisée et garantit un produit sain et de qualité.

Cette technique de culture plus éloignée du sol trouve indéniablement son public car le célèbre fournisseur de meuble IKEA a développé une gamme « culture hors-sol » et va plus loin en soutenant la recherche dans ce secteur. De nombreuses start-up, comme l'entreprise Agricool, s'emparent également de cette demande opportune pour développer la production alimentaire en milieu urbain.

L'agriculture hors-sol

Le jardin à la portée de tous

•

« Vous n'avez pas besoin d'avoir la main verte pour devenir un jardinier. Vous n'avez même pas besoin d'un jardin ! Nos kits et accessoires de culture hors sol vous permettent de faire pousser des plantes chez vous toute l'année. Vous aimez manger des produits locaux ? Maintenant vous pouvez même manger des herbes et légumes de votre propre salon. »[14]

Conscient de l'attractivité de l'agriculture hydroponique, la marque IKEA a récemment lancé une gamme de treize produits rendant accessible la culture de plantes hors-sol aux particuliers. En parallèle, le distributeur de meubles soutient également la recherche dans ce secteur, notamment en travaillant avec le designer anglais Tom Dixon sur un projet pour encourager les citadins à s'investir dans l'agriculture hydroponique.[15]

—

14. Slogan et description de la gamme « culture hors-sol » de IKEA sur www.ikea.com

15. YALCINKAYA Gunseli, « IKEA and Tom Dixon announce urban farming collection », *Dezeen*, [en ligne], <https://www.dezeen.com/2018/11/29/ikea-tom-dixon-urban-farming-gardens/>, 29/11/18.

IKEA, WHAL David, *Växer*,
boîte semis/pousses avec couvercle, 2018.

Rendu de l'installation au RHS Chelsea Flower Show
de Tom Dixon et de IKEA en mai 2019.

Le « Cooltainer » de l'extérieur

Le « Cooltainer » de l'intérieur

Agricool est une jeune entreprise française fondée en 2015 qui fait le pari de faire pousser des fruits et des légumes, surtout des fraises, à Paris, dans des conteneurs appelés « cooltainers ». La solution de l'entreprise propose donc aux Parisiens de manger des produits ultra-locaux et sains, malgré la difficulté d'accéder à la terre et à sa pollution notoire à la capitale. Agricool s'engage à n'utiliser que des énergies renouvelables pour alimenter ses nombreuses lampes horticoles, et à utiliser peu d'eau grâce à un système de culture en circuit fermé.

Plus localement, nous avons abordé l'agriculture urbaine, l'hydroponie, et l'attractivité de ce genre de démarche avec une des deux responsables du Bunker comestible. Ce bunker, c'est une petite ferme urbaine qui pratique le maraîchage cavernicole de champignons et la culture hors-sol de jeunes pousses dans une ancienne poudrière à Strasbourg.

« On voit que quand on organise des visites pédagogiques avec des enfants ou des visites avec des clubs de troisième âge, on a souvent ça, ils sont à la recherche de ça, de lieux insolites qui sortent un peu de l'ordinaire. Ça marche très très bien ! »

Bien que l'agriculture urbaine soit essentielle, selon la jeune agricultrice, la démarche de culture hors-sol n'a pas pour dessein de remplacer l'agriculture traditionnelle : « Je pense que c'est aussi un peu l'avenir de l'agriculture dans le sens où on n'empiète pas mal sur les terres agricoles aux alentours et il faut trouver des solutions pour nourrir la métropole. [...] La démarche c'était vraiment de trouver des cultures qui s'adaptent à cet environnement-là. […] L'idée c'était de ne pas remplacer l'agriculture traditionnelle parce que dans des lieux comme celui-ci ça consommerait beaucoup trop d'énergie. […] Moi, ici, je le vois plus comme un complément, on ne va pas remplacer le savoir-

faire, et je pense que notre rapport à la terre il est hyper important. […] Je pense qu'il ne faut pas se déconnecter de nos origines, on vient de là et c'est important de ne pas remplacer le maraîchage traditionnel. En plus si on le remplace on n'arrivera pas, en terme de qualité gustative à avoir le goût de la tomate que tu peux trouver quand elle pousse dans la terre, ça présente énormément de limite. Après, il y a des espaces qui peuvent facilement se prêter à la culture des champignons.» Malgré l'enthousiasme dont la gérante du Bunker comestible fait preuve, elle reste néanmoins consciente des limites que comporte son exploitation, mais aussi de celles d'autres initiatives hors-sol : «Mais j'ai vu des initiatives, il y a des gars à Paris qui font ça, ça s'appelle Agricool, ils font pousser des fraises dans des containers. Moi ce genre de projet je ne les trouve pas forcément pertinents. C'est uniquement des fraises et ils font ça dans des containers, c'est pas des lieux qui sont abandonnés, alors qu'à la Caverne [une exploitation créée par le fondateur du Bunker comestible] ils sont dans un parking souterrain abandonné où il y avait de la prostitution, et l'idée est bonne parce qu'ils ne vont pas introduire de l'agriculture traditionnelle pour la remplacer. C'est vraiment on s'adapte à un lieu, et qu'est-ce qu'on peut y faire pousser dans ce lieu ? Qu'est-ce qui est propice ? Mais les fraises pour moi c'est un peu une aberration, ça doit consommer énormément d'eau, et je ne sais pas trop si ça marche, je ne sais pas si ça intéresse les gens des fraises qui ont poussé dans un container et qui ne sont même pas en bio… Ils ont peut-être fait ça pour le fun.»

Au-delà du fait que la culture hydroponique soit un argument en faveur de la pratique du jardinage et de l'agriculture en ville, Éric Carton, animateur-jardinier, nous met également en garde contre le trop grand engouement qu'entraîne cette méthode : «Avant de

mettre de l'hydroponie, il faudrait enlever du maïs. [...] Moi je veux bien qu'on fasse du champignon dans les caves, c'est son milieu de vie. Mais cultiver de la salade, même si l'électricité qu'il y a au-dessus ne coûte rien parce qu'il y a du photovoltaïque et compagnie, ça me pose problème. Parce qu'un jour arrivera où toutes les plantes seront les mêmes, il va y avoir une bactérie qui va affecter ça, on pourra faire ce qu'on veut, ça marchera pas. C'est trop fragile, il suffit qu'il y ait une panne de courant et c'est fini. Il n'y a pas de biodiversité. Il y a 40 000 salades vertes et c'est la batavia X40. Le même clone. La salade est peut-être un peu différente si tu la tournes mais c'est la même. Moi ça me pose problème. Il n'y a pas de sol, on ne parle pas de la notion de sol. On bétonne les sols mais on pourrait peut-être y mettre des salades. Après qu'on aménage les toits et les façades, pour moi c'est différent, mais qu'on fasse des fermes en ville ? Alors que l'agriculture se meurt ? Moi je préfèrerais qu'on aide les agriculteurs en leur achetant réellement le prix de leurs produits, pour qu'ils vivent de leurs produits et pas des subventions. C'est pour ça que cultiver en ville, pour moi, ce serait plutôt mettre de la biodiversité en ville. »

Deux conseils pour favoriser et préserver la biodiversité en ville et ailleurs

•

Repartir de la vie des sols

Lydia Bourguignon, maître en sciences agroalimentaires, et son mari Claude Bourguignon, ingénieur agronome sont un couple pionnier de la mise en valeur du sol en tant que berceau du vivant. Ensemble, en 1990, ils ont créé le LAMS, laboratoire de recherche et d'analyses en microbiologie des sols.

« Le LAMS est le seul laboratoire de France à faire une analyse physique, chimique et biologique des sols au service des agriculteurs. Là où les autres laboratoires font de l'analyse de terre, le LAMS fait de l'analyse du sol : la différence est fondamentale. Plutôt que d'analyser des échantillons envoyés par la poste, l'équipe du LAMS vient sur le terrain et étudie le sol en place. [...] Si l'analyse de terre se termine toujours par des recommandations d'apport d'engrais, l'analyse de sol, elle, aboutit le plus souvent à la diminution des engrais et des pesticides, voire à leur arrêt, dans la perspective du respect de la terre associé à une meilleure rentabilité. »[16]

16. SERREAU Coline, *Solutions locales pour un désordre global*, Babel essai, p. 17, 2012.

Préserver le patrimoine génétique végétal

Les graines sont l'incarnation du patrimoine biologique végétal passé et futur. Malheureusement la grande diversité des semences, pilier de la biodiversité, s'amenuise de jour en jour suite à des réglementations agricoles mondiales qui dictent les graines à utiliser, et va même jusqu'à les faire payer. Révolter contre cette atteinte à la liberté et au vivant, l'association Kokopelli, fondée en 1999, lutte pour l'accès à tous et à la conservation de ce patrimoine qu'elle considère du domaine public. De par son travail sur la libération des semences, l'association assure la pérennité de la biodiversité mais vient également en aide à des agriculteurs menacés de famine de par leur extrême pauvreté et qui n'ont plus les moyens de se fournir les semences dites « officielles », notamment en Inde.[17]

17. https://kokopelli-semences.fr

Ce qui se passe
à la Robertsau et ailleurs

La Robertsau, un quartier aux multiples ressources

Dès notre première rencontre avec notre partenaire de projet, le Parc Naturel Urbain, et sa représentante Béatrice Pipart, au forum des partenaires de l'In Situ Lab le 13 avril 2018, nous avons su que nous voulions expérimenter notre projet de diplôme dans le quartier de la Robertsau. En effet, ce quartier est très riche en ressources, aussi bien spatiales que partenariales. Lors de notre première promenade sur les lieux, munis de vélos et d'un protocole d'observation strict comprenant un timing, des prises de notes graphiques et des prises de son, nous avons tout de suite remarqué la variété typologique des espaces. Nous avons ainsi pu passer des travaux du tram aux quartiers résidentiels, de la rue passante aux parcs et des immeubles pavillonnaires aux champs et à la forêt. Grâce à des panneaux explicatifs, nous avons pu mettre en valeur la richesse de la flore usuelle dite « sauvage » locale et constater que cela n'intéressait pas que nous, puisque des promeneurs se sont tout de suite arrêtés pour lire ces derniers quelques minutes après leur pose. Cette expérience nous a également montré que la ville, bien que périphérique ici, donne encore une place au sauvage, aussi bien spatialement que du côté de ses habitants. Cette place n'est que confortée par la présence du Centre d'Ini-

tiation à la Nature et à l'Environnement (CINE) que nous avons rencontré de manière informelle un dimanche après-midi. La mission du centre est en effet de sensibiliser le public, notamment le jeune public, à son environnement naturel.

Pour ce qui est de l'agriculture et du jardinage, Béatrice Pipart nous a confié que la Robertsau contenait plus de mille parcelles de jardins familiaux et, lors de notre seconde rencontre avec elle et Anne Fankhauser à l'Eurométropole, nous a indiqué la volonté de la ville de créer plus d'écoquartiers dans cette zone pour faciliter les rapports entre habitats et agriculteurs, encore une vingtaine à exercer dans le quartier. La Robertsau est un quartier anciennement maraîcher et la représentante du PNU souhaite conserver ce qui reste de ce patrimoine et ce potentiel malgré la pression foncière de ce quartier attractif et aisé. Pour cela, le PNU n'hésite pas à optimiser ses ressources agricoles en hébergeant par exemple des vaches sur des terrains herbacés vides comme nous l'avons vu lors de la présentation des projets du PNU Ill Rhin à la cité de l'Ill. Cela permet également d'augmenter l'attractivité touristique du lieu. Nous avons également eu l'occasion de découvrir d'autres initiatives de culture des sols lors du tour des fermes de la Robertsau du 24 juin 2018. Pour cet évènement ouvert à tous, toutes les fermes, les jardins pédagogiques et les maraîchers du quartier accueillaient les promeneurs pour leur faire découvrir leur activité.

Étant donné la forte affluence que nous avons pu constater au tour des fermes de la Robertsau, nous pensions que toutes ces initiatives étaient bien connues des Robertsauviens. Lors d'un test à ce propos où nous avions conçu une carte à compléter collaborativement pour recenser les lieux de productions alimen-

taires du quartier, afin de jauger la connaissance et l'usage des habitants de ces derniers, nous avons cependant noté le peu de connaissance, ou en tout cas la connaissance très fragmentée, des passants à ce sujet. Les habitants connaissaient généralement le jardin de Marthe, exploitation maraîchère biologique, alors que, pourtant, ils déclaraient ne pas s'y approvisionner. C'est le cas de deux jeunes hommes adossés sur un banc qui ont eu beaucoup de mal à citer plusieurs lieux malgré leur bonne volonté à participer à notre carte. La seule personne ayant été capable de nous citer plus de deux lieux de production était une habitante employée dans un magasin d'alimentation biologique, ce qui nous a laissé penser que les personnes investies dans leur alimentation avaient une meilleure connaissance des lieux de production alimentaire de leur quartier. Cette croyance a malheureusement vite été déconstruite suite au test de notre carte avec un employé du fameux jardin de Marthe, uniquement capable de citer son collègue maraîcher cultivant non loin de là. Cette expérience, en parallèle de la forte concentration d'acteurs majeurs de l'environnement, comme le CINE, et de l'omniprésence du végétal dans le quartier de la Robertsau, nous laisse entrevoir le potentiel d'un travail de médiation permettant de connecter les habitants à l'écosystème foisonnant de leur quartier.

Ce qui se passe ailleurs

Des possibles sources d'inspiration

•

Horizome, *Cit'in*, 2018 à aujourd'hui

Horizome est un collectif présent depuis 2009 à Strasbourg. À travers diverses actions artistiques et culturelles, il invite à l'échange et tente de révéler les dynamiques locales par une approche favorisant les interactions entre différents acteurs du territoire. *Cit'in* est un projet collaboratif et participatif, impliquant les habitants et les personnes porteuses d'initiatives. L'objectif est de parvenir à la réalisation d'une cartographie recensant, de manière non exhaustive, les lieux de production et de distribution alimentaire dans le quartier de Hautepierre à Strasbourg. L'association met un point d'honneur à rendre les habitants acteurs de la dynamisation de leur quartier. Ce projet vise à mobiliser les connaissances des habitants en matière d'approvisionnement alimentaire afin de créer une cartographie par laquelle chacun pourra être sensibilisé au potentiel nourricier de son quartier.

Parti Poétique, *La Banque du Miel*, 2011 à aujourd'hui

Le collectif parisien Parti Poétique utilise l'art pour sensibiliser à des sujets de société, notamment la disparition des insectes pollinisateurs. Il propose des structures où l'on peut investir dans le miel pour favoriser la mise en place de ruches. Ces espaces installés en Suisse, en Angleterre, en France et aux Pays-Bas, font signe dans l'espace public. Tout le monde peut investir dans le miel, mais en plus de ça, l'installation assure une médiation qui interpelle les passants en pleine rue et permet plus largement de sensibiliser à la disparition des abeilles. L'objectif principal est de mettre en valeur l'importance des abeilles dans la ville et pourquoi il faut investir pour leur sauvegarde. En investissant le client agit en faveur de la pollinisation car une ruche est aussitôt construite.

Montrer le potentiel d'un terrain

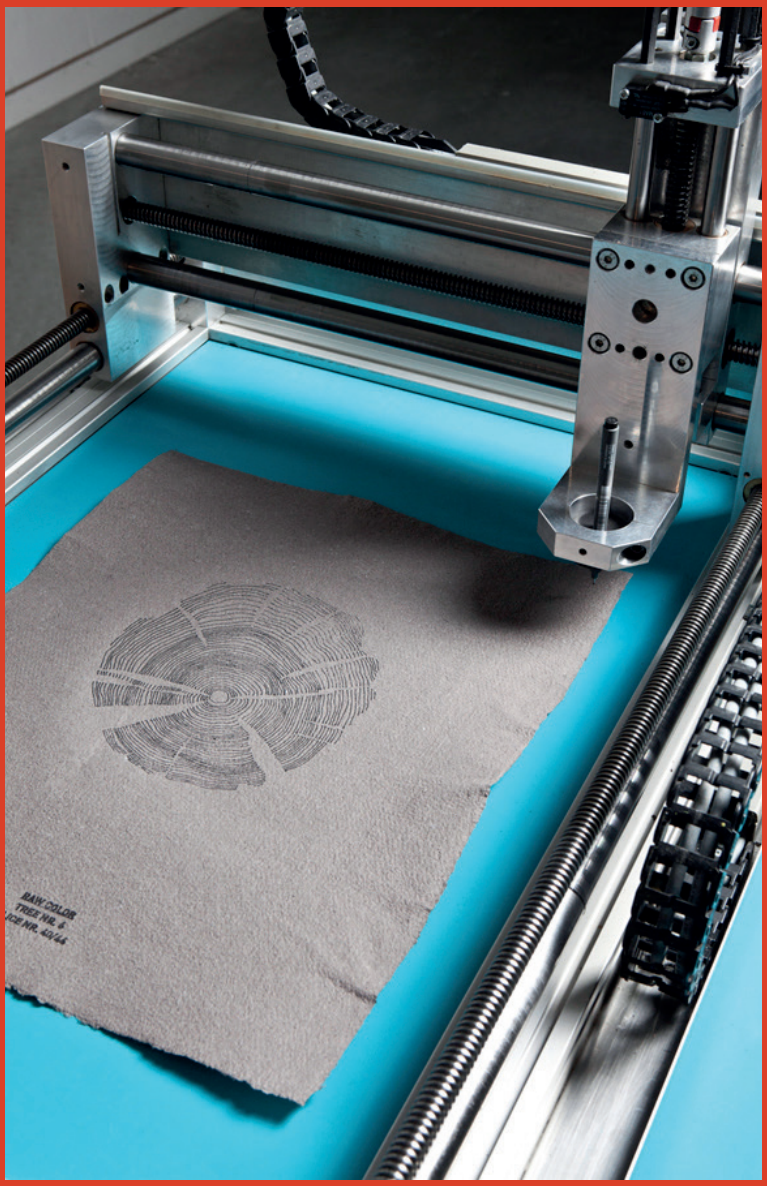
L'agriculteur travaille le sol pour produire de la nourriture. Il s'en occupe et en prend soin. Nous, designers, voulons travailler le sol avec nos compétences de concepteur. Mais comment ? Nous sommes particulièrement intéressées par cette question car nous souhaitons affirmer une dimension plastique du projet afin de le singulariser. Le terrain peut être appréhendé comme une ressource de création et de conception tant comme un lieu d'inspiration que pour sa matérialité. Utiliser les ressources d'un terrain est un moyen de montrer le potentiel de celui-ci. En effet, un travail incluant un territoire et ses richesses met en valeur tout un écosystème et exemplifier son potentiel.

Utiliser les ressources d'un territoire

•

Raw Color, *Paper Wood*, 2010

Raw color est un collectif de designers basé à Eindhoven, aux Pays-Bas. Daniera ter Haar et Christoph Brach travaillent ensemble sur des projets personnels, bien qu'ils répondent également à des commandes. Dans leur projet *Paper Wood*, les deux concepteurs ont fabriqué du papier à partir des fibres d'un arbre de 600 ans. D'abord et avant tout, ils se sont transformés en archéologues. Ils ont étudié le bois de chêne foncé. Ils ont mené des fouilles archéologiques aux Pays-Bas pour retrouver ce bois âgé. Une documentation assidue a été établie, chaque étape du processus a été mesurée et photographiée. Quand ils ont trouvé le morceau de bois qui les intéressait, ils l'ont coupé en 44 tranches. Chaque tranche a été numérotée. Avec le panneau n°3, ils ont fabriqué le papier. Les deux designers ont utilisé une technique traditionnelle pour fabriquer du papier ancestral qu'ils ont combiné avec une technologie moderne pour numériser et dessiner sur papier.


RAW COLOR
TREE NR. 6
ICE NR. 40/44

Les Concasseurs, *Cartographies*

Les Concasseurs est un collectif de deux designers : Sylvain Descazot et Mathieu Lautrédoux. Leurs locaux sont basés à Bruxelles en Belgique. Le fondement de leur recherche se base sur la cartographie. Lorsqu'ils arrivent dans un nouvel endroit, ils apprennent à le connaître en construisant sa carte sensible. Cela leur permet de le comprendre. Pour ce faire, ils prélèvent différents échantillons du sol. Après plusieurs étapes de transformation, le prélèvement devient pigment. Puis, ils le mélangent avec de l'amidon de riz pour obtenir une encre qui puisse être sérigraphiée. Ils se sont inspirés des origines asiatiques de la gravure pour développer leur procédé d'impression. Et afin de classer leurs différentes impressions, ils inscrivent les coordonnées GPS du lieu de prélèvement. Chaque cercle obtenu témoigne de la matérialité d'un lieu à un moment donné. Ils arpentent le territoire, prélèvent des échantillons, les impriment et les archivent.

Benno Brucksch, *Erde wachs shift*, 2017

Benno Brucksch est un designer allemand. Il crée des pigments à partir de sols allemands. Il recueille des échantillons de sol de divers endroits avec une pelle. Puis il les écrase pour faire des pigments. Une fois le pigment chauffé à la cire d'abeille, à l'huile de palme et à l'huile de colza, on obtient des pastels de différentes couleurs. Au début, il a commencé avec les sols de sa région et maintenant, il prend les sols du monde entier.

Benno Brucksch a conçu un moule spécifique pour déterminer la forme des crayons. Après le moulage, il prend un des pastels et l'archive. Cette collection personnelle grandit constamment. Cependant, les pastels sont toujours des produits simples qui ont pour vocation à utiliser. Le designer valorise le sol avec sa démarche plastique. Il crée ses propres outils de travail et, avec sa collection de Sachsen Anhalt, met en valeur la diversité des sols qui constitue le monde.

Une démarche personnelle est le plus souvent à l'origine d'une approche sophistiquée de la matière, témoin d'une compréhension singulière de l'environnement à la manière des Concasseurs. Leur approche singulière se développe au service d'un univers personnel affirmé. Ainsi, un langage visuel se construit et s'affine au fur et à mesure des découvertes et expérimentations. L'imaginaire est parfois le point de départ pour enrichir et accroître une manière subjective et sensible de témoigner d'un territoire qui s'appuie sur un protocole de travail. Au début, il y a la matière jusqu'à ce qu'elle soit transformée en objet utilitaire à l'instar des Raw Color qui part d'un chêne vieux de 600 ans pour obtenir du papier. L'élaboration d'un protocole passe par l'expérience de celui-ci sur le terrain afin qu'il s'affine. Il n'est jamais ferme et définitif. Les Concasseurs, Raw Color et Benno Brucksch se servent du sol ou de ce qui en est issu pour parler d'un territoire. Le sol a beaucoup de signification symbolique. Le plus souvent, il renvoie à la fertilité. C'est également le témoin du passé mais il est aussi éternel. Chaque personne a une relation différente avec lui. Les projets de ses trois designers proposent des approches différentes de notre environnement et combinent des savoir-faire ancestraux avec les nouvelles technologies. Ces démarches peuvent opérer une médiation du terrain vers ses habitants sans être moralisatrices ou tomber dans le militantisme.

Expérimentations

•

Suite à l'inspiration issue des travaux de Benno Brucksch, Les Concasseurs et de Raw Color, ainsi qu'aux ressources végétales de La Robertsau, il nous est venu l'envie de réaliser du papier à base de boîtes d'œufs biodégradables. Seulement, afin de singulariser la recette initiale, nous avons teinté la pâte avec des décoctions de végétaux prélevés lors d'une promenade sur notre terrain et pour étoffer la diversité des expérimentations nous avons incrusté des végétaux une fois la pâte aplatie. Après avoir réalisé cette première série et avoir pris conscience de son potentiel, nous voudrions poursuivre sur la recherche d'un support de communication entièrement biodégradable obtenu à partir des ressources locales de la Robertsau qui aurait pour but d'être semé. En effet, nous voudrions intégrer des graines au papier pour qu'une fois celui-ci planté, le paysage s'en voit modifié par l'émergence de nouveaux végétaux au fil du temps. Des interrogations tout comme des possibilités restent à explorer : comment intégrer les habitants dans ce processus ? Comment décliner ce matériau dans le champ du design de produit afin d'unifier les productions de nos deux personnalités créatives ?

3

LA QUESTION DE LA PARTICIPATION : donner les moyens d'agir dans sa propre transition écologique

Dans cette dernière partie, nous souhaitons aborder la question de la participation des habitants et expliquer comment celle-ci est possible, mais que cela nécessite un investissement et une organisation toute particulière. Comment fait-on pour faire participer les citoyens, même ceux qui n'ont pas encore en eux ce sentiment de responsabilité individuelle ? Comment pousser chaque personne à s'engager pour une participation citoyenne globale ?

Faire à sa hauteur et selon son « style » : une approche qui prend en compte les désirs, la sensibilité et la personnalité de l'usager

Le 9 janvier 2019, lors de notre entretien avec Éric Charton, celui-ci a évoqué sa méthode « amener à réfléchir pour initier la propre initiative ». Selon Éric, pour inciter les personnes à jardiner et donc à participer à la végétalisation de la ville, il faut utiliser des méthodes aux antipodes de la culpabilisation et de la moralisation. Selon lui, qui travaille avec un public de jardiniers, il faut leur faire raconter leur propre jardin, à eux et aux potentiels jardiniers, afin que ceux-ci effectuent un auto-jugement, et qu'ils se remettent en accord avec leurs pratiques et avec leur « style » de jardinage. Éric insiste beaucoup sur cette question du « style » qui, selon lui, lie le jardinier à son jardin par l'expression visuelle de sa personnalité. Par cette technique de réflexion personnelle, les jardiniers agissent car le changement vient d'eux. Grâce à cela, Éric a fait arrêter l'usage des pesticides à plus d'un jardinier en leur faisant comprendre ce que cela pourrait leur apporter, à eux. Cet entretien a été riche en enseignement pour nous car c'est également par une approche adaptée au potentiel et aux envies des habitants de la Robertsau que nous voulons les pousser à agir pour leur propre transition écologique, afin de participer à une transition plus globale. Nous souhaitons donc développer des outils qui s'inspirent de la méthode d'Éric afin de provoquer chez les habitants un changement qui vient d'eux.

Donner la possibilité d'agir simplement pour préserver la biodiversité

•

Lors du festival *Les 48h de l'agriculture urbaine* à Strasbourg et ailleurs en avril 2018, le collectif Permis de planter, en collaboration avec l'association parisienne La SAUGE, distribuait aux Strasbourgeois des flyers spéciaux. En effet, au-delà d'être des objets de communication, ces flyers étaient fabriqués dans un papier et une encre tous les deux écologiques, et étaient surtout inséminés de graines. Les personnes ayant reçu un flyer étaient invitées, après avoir pris connaissance des informations relatives à l'évènement, à enfouir grossièrement leur flyer dans la terre afin que celui-ci se biodégrade et laisse germer les graines qu'il contenait. L'objet est une incitation à jardiner mais permet aussi à tous de participer à la végétalisation de la ville et à la perpétuation de sa biodiversité en un geste très simple et ludique.

Collaboration et participation pour devenir acteurs

Il existe plusieurs degrés de participation, depuis donner quelques minutes de son temps pour prendre part à quelque chose, répondre à un sondage par exemple, jusqu'à collaborer, travailler de concert avec d'autres. Inclure les usagers dans un projet peut les inciter à participer, mais à l'inverse, de nombreux projets nécessitent une participation de la part des citoyens afin qu'ils voient le jour. La participation est par exemple un critère *sine qua non* pour le Parc Naturel Urbain, notre partenaire de projet. L'institution organise souvent des réunions citoyennes publiques. Les habitants sont plus que conviés aux réunions, ils en sont le centre. Ils doivent proposer des projets ou réagir aux idées de projet du PNU car ces projets sont au bénéfice de leur environnement dont le PNU souhaite les responsabiliser. Les projets ne se feront pas sans eux, qui, de plus, par leur nombre, ont le pouvoir de faire bouger les choses. Le PNU n'est qu'un accompagnateur de ces démarches, un soutien de la ville. Comme l'ajoutait Béatrice Pipart lors de notre rencontre au forum des partenaires de l'In Situ Lab, le PNU désire réellement que ce soit les habitants qui construisent leur propre transition écologique. La responsabilisation, connexe à l'autonomisation et à l'émancipation est aussi une méthode non culpabilisante, si on entend responsabilité autrement que comme faute.

La cartographie

Un support de participation spontanée

•

D'autres formes de participation se mettent plus facilement et naturellement en place. L'outil cartographique collaboratif que nous avions créé, présenté au paravant, impliquait intrinsèquement la participation des habitants pour son bon fonctionnement. En effet, nous simulions de ne pas connaître le quartier afin de placer la personne interrogée dans la position confortable de la personne référente, tout en lui donnant l'occasion de rendre service. Grâce à cette technique de mise en avant du caractère essentiel de l'habitant dans ce recensement, nous avons obtenu de bons résultats sur une participation à court terme. Nous pensons transposer cette méthode de responsabilisation dans d'autres outils afin de continuer à tester ce genre de participation. Le projet *Cit'in* de l'association Horizome, projet qui vise à créer, avec les habitants, une cartographie sensible et collaborative des lieux d'alimentation dans le quartier strasbourgeois de Hautepierre, utilise le même type de participation. le projet ne peut pas se faire sans les habitants car la participation est au cœur du projet. Ils se sentiront néanmoins, ici aussi, essentiels au projet ce qui les confortera dans l'idée de participer, de plus que l'utilisation d'un langage plastique rend attrayant le projet. On retrouve dans ces deux exemples la notion d'« intérêt », ici moral, que l'habitant obtient en participant au projet. Cela va de pair avec la méthode d' « initier la propre initiative » d'Éric Charton car nous devrions amener chaque citoyen à trouver en lui-même une raison de participer à la transition écologique de sa ville.

Trouver un intérêt à collaborer

La Louve, supermarché collaboratif

•

Peu satisfait de l'offre que proposaient les supermarchés, entre piètre qualité ou prix trop élevé, un groupe de citoyens a décidé de créer leur propre supermarché : la Louve. C'est le premier supermarché coopératif et participatif de Paris, à but non lucratif et géré par ses membres. Tout le monde peut y faire ses courses à condition de donner de son temps pour la gestion du magasin. Les produits vendus sont choisis par les coopérateurs consommateurs. Cet exemple de participation continue est possible car chacun trouve son compte à donner de son temps au projet. C'est une dynamique circulaire vertueuse qui permet à ces citoyens de retrouver du pouvoir sur leur alimentation.

Salades cultivées sur le toit d'un collège à la porte de Bagnolet.

C’est grâce à cette responsabilisation que l’association Horizome a pu rendre acteurs et faire participer des habitants du quartier strasbourgeois de Hautepierre dans un projet de jardin collectif. Lors de la visite des jardins organisés et mis en place par l’association Horizome avec Emma, en service civique dans l’association, cette dernière nous a permis d’assister à un échange entre elle et une mère de famille, par l’intermédiaire de sa fille comme traductrice, pour que cette femme fasse partie des membres fondateurs d’un potager associatif d’habitants. L’association Horizome a en effet créé des potagers avec les habitants de Hautepierre en les laissant se les approprier pour qu’en résulte un sentiment d’appartenance du jardin pour les habitants. Après cette appropriation, Horizome officialise la responsabilité citoyenne des potagers en accompagnant les habitants investis à fonder leur propre association pour que le jardin soit officiellement géré par leurs soins. Par cette démarche d’accompagnement, Horizome crée de la participation citoyenne qui vient des habitants eux-même. Le plus impressionnant étant que les habitants signent officiellement pour participer à un projet à long terme, ce qui les responsabilise.

Garder une régularité de participation dans le temps n’est cependant pas une mince affaire. Au jardin associatif de l’Arrosoir, notamment, les permanences ne sont pas toujours fréquentées car il est difficile de faire participer les habitants. Ici, Martin Le Pivert, président de l’association, est clair, s’il est assez aisé d’attirer du public en organisant des évènements, il est plus ardu de faire réellement s’investir et participer les habitants dans un projet à long terme.

Aménagement du jardin urbain collectif maille Katherine à Hautepierre avec l'association Horizome en 2017.

Prendre part à un processus long : la permanence

Il semble néanmoins qu'un investissement plus intense et plus régulier du public demande le même investissement de la part des porteurs de projet. La permanence architecturale, notamment, permet d'aboutir à des projets efficaces et plus ajustés aux désirs et aux besoins du public visé.

Patrick Bouchain, architecte qui n'envisage pas de dessiner un habitat sans ses habitants, explique : « À Boulogne-sur-Mer[2], nous faisons une permanence architecturale. C'est-à-dire être totalement dans l'observation et le dialogue. Il n'y a pas de différence entre le moment d'observation et celui du discours, la chose profonde s'exprime de manière hasardeuse, comme souvent dans la vie. [...] C'est un peu ce qui existe dans la permanence artistique, lorsque des compagnies viennent travailler mille heures à un endroit pour aboutir à une heure de représentation théâtrale. C'est dans la permanence que les bonnes choses se font, pas dans l'instant. »[3]

2. Patrick Bouchain fait référence au projet *Ensemble à Boulogne-sur-Mer* de 2010 à 2013.
3. HALLAUER Édith, *Patrick Bouchain : ma voisine, cette architecte*, [en ligne], <http://www.strabic.fr>, Strabic, 2011.

Ensemble à Boulogne-sur-Mer

Mener une performance architecturale
aux côtés de Patrick Bouchain

Suite à la publication du manifeste *Construire ensemble - Le grand ensemble*[4], la mairesse de la municipalité de Boulogne-sur-mer a sollicité l'agence Construire pour repenser un ensemble de soixante HLM menacés de démolition. Ces habitations étant

4. BOUCHAIN Patrick, JULIENNE Loïc, *Construire ensemble - Le grand ensemble*, Actes Sud, 2010.

occupées par des populations pauvres et marginalisées, obligées de vivre côte à côte et difficiles à reloger, l'agence a décidé d'entamer un processus de permanence architecturale pour comprendre les volontés et les possibilités de chaque habitant du quartier, et ainsi leur procurer la satisfaction d'être pris en compte, tout en étant le centre du projet.

« On a choisi la permanence architecturale, mais sans savoir où allait le projet. C'est cela qui est nouveau : c'est la permanence elle-même qui fait le projet, de manière totalement expérimentale. »[5] explique Patrick Bouchain lors d'une interview.

Pour cela, Sophie Ricard, alors stagiaire à l'agence décide d'emménager dans une des maisons vides du quartier et de se mêler aux habitants, en leur apportant son savoir-faire d'architecte en échange de leur expérience en tant qu'usager du lieu. Durant deux ans, elle organise, avec l'agence Construire, des ateliers de maquettage avec les enfants, propose de l'aide pour créer des jardins et aide les habitants à rénover leur maison selon leurs envies et leurs moyens, ensemble. Ce projet fait pour et avec les habitants est pour l'agence Construire un modèle à suivre. En effet, « Travailler avec les gens, ce n'est pas une fausse participation, une « consultation », c'est la mise en œuvre d'un État démocratique dans lequel on devrait être. » affirme Bouchain « C'est le vivre qui est au centre de l'architecture, et là, le vivre ensemble. »[6]

5. HALLAUER Édith, *Patrick Bouchain : ma voisine, cette architecte*, [en ligne], <http://www.strabic.fr/Patrick-Bouchain-ma-voisine-cette-architecte-1>, Strabic, 2011.
6. *Ibid.*

Ce processus de permanence inclut intrinsèquement la participation des usagers du projet ainsi que la notion d'incrémentalisme. Cette notion rendue populaire par l'architecte Lucien Kroll prône l'ajout d'éléments les uns après les autres sans rapport entre eux dans le projet afin de laisser de la place à l'imprévu, à la complexité et à la créativité[7]. « Tous les projets sont par conséquent hétérogènes, ne suivant pas des règles prédéfinies et universelles, mais répondant aux besoins des habitants et du site. La participation des habitants et l'incrémentalisme deviennent ainsi des outils d'aide à la conception, qui permettent de « faire autrement ». »[8]

Cette permanence, connexe à la méthode de recherche-action expliquée au début de cet ouvrage, peut aussi s'appliquer à des projets de design comme le montre le collectif Faubourg 132 dans sa conception participative de mobilier urbain à Lens. Convaincues que notre présence régulière sur le terrain serait un véritable atout pour notre projet, afin que les passants s'intéressent à notre projet par sa présence et la récurrence de notre présence, nous souhaitons nous inspirer du principe de permanence. Sur le temps court de notre diplôme, cependant, nous ne pourrons assurer que de courtes sessions sur le terrain. Nous pourrions néanmoins en profiter pour tester des dispositifs de co-construction avec les habitants désireux de participer ou simplement curieux.

7. TOUBANOS Dimitri, *Concevoir et construire autrement, pour une société durable : l'expérience participative de Lucien Kroll et Patrick Bouchain*, [en ligne], <https://hal.archives-ouvertes.fr>, Les 4ème RIDAAD, Jan 2017, Vaulx-en-Velin, France.
8. *Ibid.*

S'ancrer dans une temporalité longue

Faubourg 132, Mobilier urbain, Cité du 12/14 à Lens, Loos-en-Gohelle, 2018.

•

De novembre à juillet 2018, le collectif mène des ateliers de conception et des chantiers pour aménager une place vide au centre de la cité. Ce projet mobilise une temporalité longue afin de permettre une adhésion des habitants au projet et donc une meilleure participation.

« Nous avons invité les habitants de la Cité du 12/14 à inventer et créer de nouveaux aménagements pour la place au centre de la Cité. Ensemble, nous avons imaginé un archipel récréatif composé de quatre îlots de convivialité : un double transat, une grande table, une estrade végétalisée, et une cabane. Nous avons défini leurs formes, couleurs et matériaux lors d'ateliers participatif de conception qui ont eu lieu deux fois par mois de novembre 2017 à avril 2018. Nous avons enfin fabriqué ces modules lors de trois sessions de chantiers participatifs en juin et juillet 2018. Les quatre îlots sont à présent implantés et à disposition des habitants. »[9]

4. Extrait de la présentation du projet *Mobilier urbain, Cité du 12/14 à Lens* du collectif Faubourg 132 sur leur site internet www.faubourg132.fr.

CONCLUSION

Nous arrivons à la fin de ce mémoire de recherche et il est temps pour nous de le conclure. De manière synthétique, nous avons appris que l'agriculture urbaine est apparue en réaction à l'éloignement de la biodiversité et de la culture des sols hors des villes, mais que celle-ci éprouve des difficultés à nourrir la ville ou à réellement se pérenniser par manque de moyens, de sols sains et d'intérêt de la part des citadins. Aussi, si l'intérêt manque c'est en partie à cause de la faible monstration et propagation de l'information sur la biodiversité et l'écologie en ville, mais aussi car celle-ci a été mal distribuée et a poussé certaines personnes à rejeter et à ignorer le sujet. Nous avons découvert que pour que les citoyens débutent leur transition écologique, il fallait leur donner les moyens d'agir en leur proposant différents degrés d'implication et de participation tout en prenant en compte leur personnalité propre. Au-delà, donc, de nous avoir conforté dans notre thèse selon laquelle le jardinage est une réponse efficiente à la transition écologique des villes, l'écriture de notre mémoire nous aura permis de faire un certain nombre de constats nous permettant de réaborder plus concrètement et spécifiquement notre projet de diplôme commun.

Tout d'abord, comme nous traitons, entre autres, le sujet de l'agriculture urbaine, nous devons montrer que nous restons réalistes sur la capacité nourricière des villes, en abordant cette discipline par sa capacité à régénérer la biodiversité urbaine et non pas l'idée reçue et mitigée de la solution-miracle à tous les problèmes du monde. Nous devons bien sûr continuer à employer le terme de jardinage et de jardin nourricier en parallèle du terme d'agriculture urbaine pour le nuancer, ce qui nous permettra de rester souples sur les initiatives que nous voulons valoriser ou développer comme nous l'avons vu avec l'agriculture attractive. Nous

envisageons une piste de projet avec la création d'un livre-objet contenant des graines, une grainothèque, disponible au prêt en bibliothèque ou ailleurs. Ce livre, qui pourrait aussi contenir des annotations et des récits liés à la culture du végétal, a dessein d'être augmenté en graines ou en récits par les habitants qui l'empruntent . Ainsi ce recueil devient un témoin de l'histoire et du patrimoine agricole local. Ce livre pourrait également mettre en réseau les différents Robertsauviens.

Avoir démontré la richesse de notre terrain d'ancrage ainsi que l'étude de cas de plusieurs projets plastiques utilisant des ressources naturelles a intensifié notre volonté de développer une plasticité intrinsèque à notre projet. L'utilisation des ressources ultra-locales naturelles ou non comme matières premières de nos productions permet aux habitants de prendre conscience du potentiel de celles-ci. Nous développons actuellement des expérimentations matérielles autour de la pâte à papier réalisée avec des ressources de notre terrain comme des plantes ou des graines. Ces papiers pourraient être des supports de communication ou encore de la matière d'œuvre pour la création d'objets. Ces productions sur mesure n'en seront que plus signifiantes, car nous avons vu qu'avoir des productions trop conceptuelles et/ou analytiques risquent de faire perdre l'intérêt de l'usager. Nous devons nous concentrer sur des productions simples à appréhender par les habitants tout en étant politiques comme nous l'a fait remarquer Béatrice Pipart, représentante du PNU, lors de notre rencontre à l'Eurométropole de Strasbourg le 16 novembre 2018.

De plus, après s'être replongées dans notre entretien avec Éric Charton, animateur-jardinier, à travers nos différentes parties, nous souhaitons développer des outils qui s'inspirent de sa

méthode afin de provoquer chez les habitants un changement qui vient d'eux. Nous souhaitons donc nous appuyer sur leurs récits et leurs expériences pour prendre en compte les individualités dans une transition globale. Plus concrètement, nous devons inciter les habitants à avoir des comportements écologiques à leur mesure et selon leurs moyens en valorisant même les plus petites initiatives végétales et écologiques. Pour cela nous devons éviter l'utilisation d'un langage culpabilisant et garder une dimension politique dans le projet. Nous envisageons, par exemple, de fabriquer des outils qui incitent les usagers à raconter leur imaginaire végétal par incitation sensorielle. Cet objet prendrait la forme d'un « jardin en boule », sorte de balle multi-matière libérant différents sons et odeurs rappelant le jardin au toucher et stimulant la parole de son détenteur.

Enfin, en terme de méthodologie, ce temps théorique nous permet de nous inspirer de la recherche-action pour récolter des données de terrain tout en y agissant, ainsi que de la permanence selon Patrick Bouchain qui permet la participation à son plus haut degré. Néanmoins, même si nous souhaitons investir ces méthodes, nous ne disposons pas du temps nécessaire pour le faire complètement. Nous pourrions cependant réaliser des immersions courtes, des micro-permanences, en nous installant une semaine entière *in situ* pour construire des « échangeurs de plantes » sur le principe des boîtes à livres avec les différents jardins familiaux, en continu, et tout en invitant les habitants à nous aider.

Face à ces constats, nous avons décidé de rédiger un manifeste. Nous voulons que ce manifeste ait un rôle de guide méthodologique, sorte de garde-fou de notre projet, et qu'avec lui nous ne

perdions jamais de vue nos objectifs et nos velléités créatives. Il reflète tous les éléments que nous devons avoir en tête à chaque production que notre enquête de terrain et l'écriture de ce mémoire nous ont aidé à définir.

Nous désirons que les différentes pistes de projet citées auparavant et illustrées en annexe s'articulent dans un projet complet de design de service qui maintient notre objectif premier de « designer » de nouveau la culture agricole locale tout en sensibilisant les habitants à leur environnement, qu'il soit social ou naturel.

Manifeste pour

Remuer ciel et sutout terre

•

Notre projet doit
rester réaliste sur la capacité nourricière des villes.

•

Notre projet doit
accompagner le design de médiation avec le design de fiction.

•

Notre projet doit
valoriser des productions simples de compréhension et d'usage.

•

Notre projet doit
écarter un langage moralisateur et culpabilisant sans pour autant atténuer sa dimension politique.

•

Notre projet doit
expérimenter ses productions *in situ* afin de les améliorer.

•

Notre projet doit
promouvoir la vie des sols et la biodiversité autant que possible.

•

Notre projet doit
utiliser les ressources locales comme matériau de production.

•

Notre projet doit
faire corps avec notre univers plastique.

•

Notre projet doit
prendre en compte les individualités dans une transition globale en valorisant même les plus petits gestes.

ANNEXES

AU JARDIN !

●

Jardin maison du Bracelet d'Or, 30-35 après J.-C., Fresque, H. 200 ; L. 357 cm, Pompéi.

Le rôle symbolique de la représentation de la nature, évocation de la protection divine, se transforme dans le monde romain pour devenir un motif ornemental raffiné, destiné aux scènes de grands formats des peintures murales décorant les villas les plus luxueuses de l'Empire. De la salle souterraine de la villa de Livie *ad gallinas albas*, aux parois des maisons de Pompei, la représentation des jardins en extraordinaire trompe-l'œil offre au spectateur l'image d'un éternel printemps, où la nature est organisée et ordonnée. La nature représentée dans les décors des villas aristocratiques nous restitue directement non seulement l'art des Romains, mais également leur perception de l'univers vivant comme espace d'agrément, entre sacralisé et délice, où l'on fuit le réel dWans une dimension idéalisée. Dans la maison du Bracelet d'Or à Pompéi, un salon de réception, ouvert sur un vrai jardin, est peinte la vue d'un autre jardin disposée sur trois parois. La fresque s'étend sur trois niveaux : le socle, qui reproduit un revêtement à *opus sectile*[1] ; la section médiane, limitée par un faux grillage, qui représente un jardin imaginaire, avec une multitude d'essences naturelles et d'espèces animales et un riche décor sur un fond azur ; la partie supérieure, ornée de guirlandes élaborées. À chaque élément végétal s'attache une signification symbolique, liée au culte de Déméter pour le coquelicot, d'Apollon pour le laurier, de Vénus pour la rose et l'oléandre, de Cybele pour le pin. La présence animale, notamment les nombreux oiseaux, est à noter.

1. Technique de mosaïque consistant dans la juxtaposition de grandes pièces de marbre de différentes couleurs.

BRUEGHEL LE JEUNE Pieter, *Allégorie du printemps*,
début du XVIIe siècle, Huile sur bois. H.43,8 ; L. 34,5 cm,
Lille, Palais des Beaux-Arts.

La composition dont est issu ce fragment dérive directement d'un dessin que le père du peintre, Pieter Brueghel l'Ancien, avait fourni en 1565 et qui fut gravé par Pieter van der Heyden et édité par Hieronymus Cock en 1570 dans une série figurant les quatre saisons à travers différentes activités, thème bien implanté dans la tradition iconographique flamande. La préparation des parterres et la taille de la vigne symbolisent le mois de mars, la tonte des moutons et l'élevage des ruches celui d'avril. Occupant toute la moitié inférieure du tableau, le s'organise en parcelles géométriques limitées par des bordures et plantées de-ci et de-là de quelques arbustes. Par rapport au modèle paternel, l'une des variantes les plus intéressantes tient dans l'introduction de fleurs colorées et déjà écloses dans les compartiments , qui fait écho à la vogue des plantes bulbeuses qui était en train de gagner l'Europe. Au premier plan de la composition de l'ensemble, séparés par un outil fiché en terre, les deux hommes occupés à bêcher attirent le regard ; comme eux, les autres figures affairées à semer, planter, arroser ou encore ratisser apparaissent ajoutées et concentrées sur leur travail. Tout se déroule en bon ordre, chacun s'employant à la tâche qui lui a été assignée. La dimension sociale inhérente à l'art de Bruegel l'Ancien et de son fils met en exergue la part collective qui permet à tout jardin de s'épanouir, ici, par l'action de l'homme qui domestique la nature.

KNIPHOF Johann Hieronymus, *Botanica in originali, seu herbarium vivid,* 1747, Erfurt, opera et studio J.-M. Funckii, 4 vol., 1202 feuilles (numérotation continue pour les quarts volumes), Paris, Museum national d'histoire naturelle (MNHN).

La question de représenter la nature se pose avec acuité aux naturalistes à partir de la Renaissance. L'essor particulier de la botanique descriptive nécessite que l'image accompagne le texte, une image durable et fidèle de ce que l'auteur décrit. Dès lors, le dessin naturaliste, avec sa déclinaison gravée permettant d'assurer une parfaite diffusion au sein de la communauté savante, se perfectionne et produit des œuvres remarquables de précision et de justesse. Mais, pour sûre que soient la main de l'artiste et précis son coup d'œil, il y a dans le geste une interprétation du modèle. Aussi, dès le XVIe siècle, les naturalistes mettent au point une méthode alternative de la représentation botanique : *l'herbarium vivum*[2]. Dans ces recueils, les plantes elles-mêmes, préparées comme pour l'herbier, sont littéralement imprimées, c'est à dire qu'elles sont recouvertes d'encre ou de peinture puis mises en presse, assurant ainsi une image fidèle, car réelle, du modèle séché. Johann Hieronymus Kniphof entreprend en 1733 un ambitieux projet éditorial. Aidé par un imprimeur Johann Michael Funcke, il fait sortir des presses de ce dernier une *Botanica in originali pharmaceutica*. Certains des rares exemplaires de ce remarquable ouvrage ont été colorisés mais celui du Museum national d'histoire naturelle, resté en noir, permet encore mieux de voir à quel degré de perfection Kniphof avait amené cette technique d'impression naturelle.

2. D'origine italienne, cette technique qui produit des résultats spectaculaires se développe peu : les plantes, fragiles, ne supportent pas le passage en presse et ne peuvent rivaliser commercialement avec la gravure sur cuivre.

MARTIN Pierre Denis, *Vue générale du château et des jardins de Marly,* 1724, Huile sur toile, H. 296 ; L.224 cm.

Dès 1679, l'architecte Jules Hardouin Mansart, au château de Marly et dans ses jardins, aujourd'hui disparus, invente pour ce lieu de repos et de détente à l'écart de l'effervescence versaillaise, un nouveau concept en construisant un pavillon royal accompagné de douze petits pavillons accueillant les invités. En osmose avec des talus gazonnés, des arcades végétales, des allées d'ifs élagués en cône et des arbres taillés en boule, ces bâtiments répartis symétriquement, ponctuent l'espace de manière à accentuer l'axe principal ordonné par l'alignement des bassins. Afin de rendre compte de l'ordonnance des lieux, typique des jardins à la française, Pierre Denis Martin a choisi une perspective plongeante, destinée à englober tout le spectacle : les bassins où se reflètent les nuages et le ciel, l'abreuvoir, l'escalier d'eau, la pièce des Gerbes et, derrière le pavillon royal, la Grande Cascade, mais aussi les parterres des appartements, sans oublier les sculptures ornant les fontaines et au loin, la nature non domestiquée. Au premier plan, Louis XV arrive en calèche, les chevaux s'abreuvent, et d'autres silhouettes animent les allées des jardins. Bien que l'exactitude soit de rigueur, l'emploi de cette perspective fausse la réalité topographique car le relief s'en retrouve aplatit, les dénivelés sont réduits et les chutes d'eau atténuées. L'unité est donnée par une lumière égale, qu'accrochent les touches de blanc dans les arbres et que renforcent les allées de sable jaune. Le jardin est plus important que la demeure.

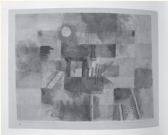
MELLING Antoine Ignace, *Le château de Ris-orangis*, 1811,
Aquarelle avec rehauts de gouache, H. 60 ; L.95 cm.

Melling, artiste, revient à Paris en 1802 après de nombreux voyages. Il l'auteur du fameux *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*, relation des ses dix-huit ans passés à la cour du sultan Hadidgé. L'impératrice Josephine, épouse de Napoléon 1er, l'appointe comme paysagiste. En 1812, il présenta au Salon des vues de la maison de campagne du duc de Bassano à Meudon, ainsi que cette aquarelle, de grand format, représentant la propriété du général d'Empire Antoine François Andréossy. Le parc, une vaste prairie où pâturent trois vaches, est parcouru de chemins de terre sinueux, caractéristiques des jardins à l'anglaise, avec une pièce d'eau aménagée. Au premier plan, la collection de plantes en pot, citronniers, rosiers, plantes exotiques répond à la théorie d'acclimatation du botaniste André Thouin qui espérait amener les végétaux exotiques à supporter le climat européen. Un homme juché sur une échelle, adopte la position du topographe qui se place en hauteur pour embrasser le panorama à 180 degrés, sans obstacles visuels. C'est précisément le point de vue choisi ici par Melling.

MONET Claude, *Le déjeuner*, vers 1873, Huile sur toile, H.160 ; L.201 cm, Paris, Musée d'Orsay.

Le Déjeuner témoigne de l'ambition décorative de la peinture impressionniste. Alors qu'il s'apprête à concevoir un ensemble pour la décoration du château de Rottembourg à Montgeron, Monet revient à un grand format qu'il avait délaissé depuis les grandes compositions présentées au Salon dans les années 1860. Avec son bac, son banc et ses massifs, le jardin de la propriété que le peintre loue à Argenteuil s'inspire des jardins publics urbains, offrant à Monet un monde idéal de nature domestiqué dont l'espace pictural serait la métaphore. La formule impressionniste faite de touches fractionnées de peinture claire parachève l'évocation d'une atmosphère fraîche et lumineuse, d'un moment de bonheur suspendu, avec la figure du fils de l'artiste absorbé dans ses jeux et celles des femmes se promenant à l'arrière. Monet fait entrer le spectateur dans le jardin, grâce à une accentuation de la perspective induite par certaines obliques comme celles formées par les lattes du banc. La présentation du tableau en 1897 inspira sans doute les peintres du groupe nabi[3], qui poursuivirent la même ambition décorative en représentant des jardins incarnant un art de vivre à la française.

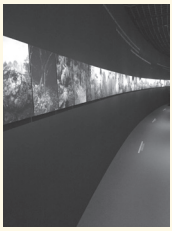
3. Le mouvement nabi est un mouvement artistique postimpressionniste d'avant-garde, né en marge de la peinture académique de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Il vise à se débarrasser de la contrainte imitative de la peinture, à user de couleurs pures et vives, à ne pas hésiter à exagérer ses visions, et à donner à ses peintures sa propre logique décorative et symbolique.



KLEE Paul, *Garden zur roten Sonnenblume*, 1924, Aquarelle sur papier, H.31,8 ; L.41,4 cm, Berne, Zentrum Paul Klee, Museumsstiftung fur kunst der Burgergemeinde Berne.

En 1922, Paul Klee est déjà professeur depuis presque deux ans au Bauhaus, le fameux institut des arts et métiers de Weimar. Il y enseigne dans un premier temps la peinture sur verre et le tissage, avant de se voir confier par Walter Gropius la chaire de maître peintre, qu'il occupe jusqu'en 1924. Cette aquarelle a vraisemblablement été peinte au cours de sa période d'enseignement. Klee s'intéresse au jardin dès 1905, lors de ses visites des musées impressionnistes à Paris, et peut-être avant, en apprenant enfant le dessin à la mine de plomb, avec sa grand-mère, en extérieur. « Le dialogue avec la nature reste pour l'artiste condition *sine qua non*. L'artiste est homme ; il est lui-même nature, morceau de nature dans l'air de la nature[4]. » L'artiste utilise dans cette aquarelle des règles de compositions qu'il a lui même théorisées : le quadrillage est une superposition des « rythmes structuraux primitifs » définis par le peintre comme étant fondés « sur la répétition d'une même unité dans le sens gauche-droite ou haut-bas», qui a pour vocation à se complexifier. Le propos est à la fois de déconstruire un microcosme selon un principe de répartition d'unités tout en rappelant la puissance évocatoire de l'art, qui fait surgir un végétal irréel irradiant comme un astre les différents éléments du réel ainsi quadrillé. *Garden zur roten Sonnenblume* est le témoin du glissement en direction d'une représentation abstraite du paysage refusant une représentation littérale.

4. Klee, 1945, p. 43.
5. *Ibid*., p. 80.



MONEL Yann, *La fable du jardin « L'eau noire n'est pas forcément dormante… »*, Suite photographique de Yann Morel accompagnée d'un texte sonore de Valentine de Ganay.

Accolées les unes aux autres, dans un continuum de lumières et d'horizons, les images cisèlent une promenade. Une voix flotte dans la pièce… Il est jardinier, c'est son jardin. Cette fresque de 22 mètres de long propose une promenade dans un jardin imaginaire. Un jardin d'images composé d'images de jardins. Avec les tons singuliers de la technique argentique, la fresque raconte une histoire. Une fable. Yann Morel, jardinier devenu photographe de paysage, conçoit ce travail entre lyrisme et affabulation. Il souhaite désormais observer ce jardin en pleine mutation, dans une perspective plus sociétale. Monique Mosser, historienne des jardins, en découvrant ce travail, y reconnut le concept d'hétérotopie de Michel Foucault : juxtaposer en un seul lieu plusieurs espaces eux-mêmes incompatibles dans un espace réel. Et elle perçoit pour cette construction folle, la nécessité d'un texte fou. Valentine de Ganay, jardinière et écrivaine, accompagna la fresque de ses mots.

MATHIEU Geoffroy, *Le principe de la ruralité,* 2017, série de photographies d'objets, de gestes et de paysages agricoles dans la métropole parisienne, avec le soutien du Centre national des arts plastiques et en collaboration avec UMR AUSser, CNRS et ENSA Paris-Belleville.

Geoffroy Mathieu, diplômé de l'École Nationale de la Photographie d'Arles en 1999, s'intéresse, dans la continuité de ses recherches sur les relations entre les éléments naturels et les formes d'occupations humaine de l'espace, à la ruralité contemporaine. *Le principe de ruralité* ambitionne de documenter les formes induites par la persistance ou les nouvelles formes de production agricole dans l'agglomération parisienne. Ce travail photographique a pour objectif de renseigner sur la nature des interpénétrations entre espaces bâtis et espaces de production. Au delà, de son contexte documentaire, cette série, notamment la photographie de Yann, étudiant à l'École Nationale Supérieure de Paysage de Versailles arrosant sa parcelle, fait apparaître un choix esthétique marqué. Bien que le cadrage trois quarts un quart soit somme toute classique, cette composition laisse entrevoir la ville derrière un jardin verdoyant dont se détache le jeune jardinier grâce à son pull rouge. L'opposition notable entre l'idée que l'on se fait des jardins de Versailles, auxquels notre esprit est renvoyé par la présence de cet arroseur, et ceux de la photographie de Geoffroy Mathieu, laisse le spectateur déconcerté. En effet, cette image renvoie à un jardin à l'état de friche, caractéristique de la nature en ville, et témoin d'un retour à des zones non travaillées.

GLOIRE AUX CHAMPS !

●

Inconnu, *fresque murale figurant dans la tombe de Sennedjem*, Égypte, nécropole du village des artisans de Deir el-Médineh, retrouvée le 2 février 1886.

Sur cette fresque murale figurant dans un tombeau d'Égypte antique, l'activité agricole est élevée au rang de légende. Aux côtés des dieux, ces scènes de labour et de récolte ne sont pas en reste. À la manière des représentations de cette époque, les gestes de ces femmes et de ces hommes aux champs semblent codifiés et ritualisés. On pourrait même aller jusqu'à penser que ces représentations paysannes sont normées car souvent représentées en peinture. Le simple fait, d'ailleurs, que l'agriculture soit représentée par les humains, à cette époque où l'image est bien moins systématique qu'aujourd'hui, élève cette activité au rang d'essentielle à la société dans laquelle elle est générée. Bien que cette représentation soit le témoin d'une agriculture faisant partie du quotidien, elle semble centrale dans la vie de l'époque au point d'être peinte dans le tombeau d'un homme important en compagnie de divinités égyptiennes. En dessous des hommes et des femmes aux champs, on remarquera que la troisième et der- nière partie présente sur la fresque est un verger, ce qui accentue l'importance de la terre en tant qu'élément nourricier vital et fécond. Cela explique donc cette glorification de ceux qui prennent soin de la terre comme garants de la prospérité et de la vitalité du peuple égyptien.

LORENZETTI Ambrogio, « Effets du Bon Gouvernement à la campagne », extrait de la fresque *Allégorie et effets du Bon et du Mauvais Gouvernement*, Palazzo Pubblico, Sienne, 1339.

Au palais ducal de Sienne, le gouvernement de 1335 a commandé à Ambrogio Lorenzetti un ensemble de fresques placées sur les murs de la « salle de la paix ». Ces fresques montrent les effets d'un « bon » et d'un « mauvais » gouvernement, sûrement afin de convaincre le peuple que le gouvernement actuel faisait partie des bons. Nous nous intéressons ici à un des pans de la fresque réservé à la campagne, et donc à l'agriculture et à la paysannerie, dans un bon gouvernement. Sur cette peinture ancienne dont le temps à altérer la lecture, on discerne des champs florissants à perte de vue synonyme de santé et de prospérité. Aussi, on voit l'élevage de bêtes et des routes supportant un va-et-vient de marchands renforçant l'impression de prospérité tout en marquant la liaison étroite et l'interdépendance entre la ville et la campagne. Cette frise représente la campagne paysanne de façon méliorative, et toujours fantasmée de par l'effervescence et le bien-être sociétal qui se dégage de la scène. Cette campagne bonne-vivante semble même rendre les humains meilleurs car si on regarde la fresque de près, on voit des cavaliers offrir la charité à un mendiant. Le bon gouvernement à une agriculture fructueuse car l'agriculture, ici, semble être, et est fondamentalement un pilier du bon déroulement des activités humaines, qu'il faut valoriser.

Maître de Charles d'Angoulême, *Livre des merveilles du monde*, France, Paris, BnF, département des Manuscrits, fin du XVe siècle.

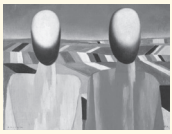
Une tranquillité étonnante se dégage de cette scène issue du livre moyenâgeux des merveilles du monde. Cette représentation, qui montre de la paysannerie un homme travaillant les champs ainsi que des animaux d'élevage semble illustrer encore une fois un royaume prospère, dont le bon fonctionnement repose sur les activités agricoles. On voit d'ailleurs que les terres agricoles sont très proches de la ville, elles l'entourent d'une ceinture nourricière essentielle à la survie du royaume. Cette pratique agricole est glorifiée non seulement par le simple fait d'être l'objet d'une représentation à cette époque, mais aussi en étant l'objet du Livre des merveilles du monde. Le labeur de cet homme, le dos plié sur sa charrue, un travail discret mais essentiel, en vaut bien l'éloge car, justement placé au second plan, il permet d'assurer la prospérité, la richesse et la santé du royaume, comme en témoignent les jeunes filles bien portantes au premier plan.

MILLET Jean-François, *Les glaneuses*, musée d'Orsay,
huile sur toile, H. 84 ; L. 112 cm, 1857.

Dans cette célèbre scène de genre, Jean-François Millet nous véhicule une image glorieuse de la paysannerie. Ces femmes réalisent en effet ce travail laborieux et réservé aux plus pauvres, le glanage, tout en gardant une prestance due à leurs gestes précis et à l'immense champ qui montrent l'étendue de leur tâche. Lui-même issue du milieu paysan, l'artiste conteste la hiérarchie des genres picturaux en mettant en avant dans sa pratique les paysages et les scènes de genre en milieu rural. La glorification esthétique du monde agricole qu'il donne à voir ici a d'ailleurs quelque chose qui relève du fantasme. Les postures de ces femmes semblent théâtralisées pour accentuer la précision et la difficulté de leurs gestes. Leurs tenues, trop colorées pour être des vraies tenus pour ces travailleuses misérables, témoigne d'ailleurs de cette mise en scène paysanne. On peut imaginer que cette mise en avant, presque trop éloquente, du milieu paysan est un des symptômes de sa disparition proche, dans une époque que la modernité ne va pas tarder à investir.

VAN GOGH Vincent, *La méridienne* ou *La sieste* (d'après Millet)
Huile sur toile, H. 73 ; L. 91, Paris, musée d'Orsay,
décembre 1889-janvier 1890.

Cette composition de Van Gogh est reprise d'un dessin de Jean-François Millet pour les Quatre heures de la journée. Grand amateur de Millet, l'artiste justifie sa démarche de copie « C'est plutôt traduire dans une autre langue, celle des couleurs, les impressions de clair-obscur en blanc et noir ». Fidèle à la composition originale jusque dans les détails de la nature morte du premier plan, Van Gogh fait pourtant complètement sienne cette scène de repos. Elle est personnelle par ses couleurs contrastées et complémentaires. Malgré le caractère apaisant du sujet on y retrouve une intensité propre à la peinture de Van Gogh qui transforme un tableau réaliste et terne représentant une scène de la vie quotidienne en une peinture onirique, débordante de chaleur, et où on en vient non pas à approuver le mode de vie paysan, mais à le convoiter. En effet, ces corps mis en scène sous un soleil faisant dorer les blés et qui fait presque ressentir le mœlleux de la paille entassée sous son corps donne une représentation du monde agricole qui idéalise le quotidien des paysans et qui donne presque envie de se joindre à eux dans une telle douceur de vivre.

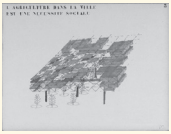


MALEVITCH Kasimir, *Paysans*, musée Russe, Russie, Saint-Pétersbourg, 1930.

Avec un style primitiviste presque abstrait, Kasimir Malévitch, dans les dernières années de sa vie, nous donne à voir une perception du monde paysan bien à lui. Dans un mélange de couleurs contrastées et avec des formes à la limite de l'abstraction, l'artiste construit une campagne cultivée dont les cent couleurs nous laissent imaginer cent saveurs nourricières. En choisissant de représenter les agriculteurs sans visage précis, Malévitch laisse sous-entendre que cette population laborieuse pourrait être n'importe qui, et peut-être un peu de tout le monde. De leur posture droite et fière, se détachant du fond champêtre grâce à leurs vêtements lumineux, les deux personnages se posent en gardiens paisibles du paysage. La mise en valeur du monde agricole se décèle ici plus subtilement. Plus mystérieux que les autres œuvres de cette exposition, ce tableau appelle le spectateur de son paysage onirique ampli de mystère en le laissant presque plonger avec ses protagonistes dans des cultures fantasmées et fantasmagoriques.

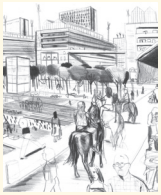
WEIJUN Duan, *affiche à l'occasion de la publication du premier volume des Œuvres complètes de Mao Zedong*, Chine, août 1952.

L'idéologie communiste considère comme un pilier de la société non pas la paysannerie, mais un nouveau type de travail agricole, l'agriculture mécanisée. Dans cette affiche de propagande chinoise où on retrouve toutes les plus grandes figures du communisme, cette agriculture mécanisée est glorifiée et montrée en exemple comme un facteur clé de la modernisation de la société. Ces machines permettent de faciliter le travail de l'homme dans les champs, qui passe de paysans à ouvrier agricole, et d'exploiter la terre sur de plus grande surfaces qu'auparavant dans l'Histoire. Le gouvernement chinois place tous ses espoirs dans cette agriculture productiviste pour être les plus progressistes tout en assurant les besoins et la richesse de son peuple. On peut le voir grâce à cet homme au premier plan, droit et fier qui montre avec orgueil ce travail de la terre réinventé pour une humanité communiste moderne, forte et productive.



FRIEDMAN Yona, *L'agriculture dans la ville est une nécessité sociale*, Centre Pompidou, Paris, 1961.

Yona Friedman, architecte et artiste, prône une rupture singulière et radicale avec le rôle de l'architecte traditionnel. Les grands ensembles formés par le rapprochement de plusieurs villes et la notion d'espace parcouru amènent Yona Friedman à la ville continent. Il en voit une solution d'avenir car la ville continent répond aux besoins sociaux actuels de consommation, de loisir et de proximité. De vastes territoires sont libérés pouvant être consacrés à l'agriculture comme l'illustre L'agriculture dans la ville est une nécessité sociale. Le tissu urbain est aéré et transparent, en réseau, et est élevé au-dessus du sol pour permettre d'exploiter le sol ainsi dégagé. Il semble que de nombreuses unités de jardins soient également insérées aux unités bâties. Cette proposition de ville agricole glorifie l'agriculture par la démonstration du désir d'une société future où l'agriculture reprend la place centrale dans les villes, où la production alimentaire se rapproche des humains. Cette projection presque utopique de Yona Friedman fait transpirer le manque de contacte qu'ont les urbains à la terre et propose une solution agricole radicale pour contrer le modèle que nous connaissons encore aujourd'hui, où la campagne agricole nourrit la ville de loin.



KEBBI Yann, 2020, *Cultiver les grands ensembles*,
crayons de couleur sur papier, 2018.

Dans une pièce de sa série agricole commandée pour l'exposition *Capitale agricole* au pavillon de l'Arsenal, le dessinateur Yann Kebbi imagine l'agriculture du futur proche. Le choix de cette représentation d'une ville agricole désirable participe selon moi à glorifier le monde de l'agriculture en en faisant une clé d'un futur radieux et désirable dans les métropoles. Sur le dessin 2020, Cultiver les grands ensembles, on peut voir les constructions urbaines, les logements des grands ensembles que l'on connaît aujourd'hui dans toutes les grandes villes, parsemés de dispositifs agricoles. En effet, si on voit les occupants de la terrasse d'un café, probablement parisien, jouir d'un paysage cultivé, on remarquera également la présence de nombreux arbres et de serres sur les toits des bâtiments. Dans cette scène colorée du quotidien d'un futur proche, l'activité agricole semble être au centre de la vie citadine. Tout d'abord, les plantations semblent être spatialement au centre de cet espace public, mais tous les passants semblent intéressés par cette zone cultivée. Une activité pédagogique se déroule probablement dans le potager car un jardinier paraît s'adresser à un groupe d'enfants, ce qui ne fait qu'accentuer l'importance de la parcelle dans son rôle social et éducatif. La présence d'animaux en ville, ici des chevaux, complète l'impression d'une appropriation des codes de la campagne agricole par l'urbanité. De plus, la dominance de la couleur jaune dans ce dessin contemporain permet de mettre en exergue la prédominance de cette couleur dans cette sélection d'œuvres. Le vert semble être la couleure évidente pour représenter la campagne et la nature, mais ici, en agriculture, le jaune, rappelant les blés au soleil est une constante à travers l'histoire.

GOURAUD Sylvain, *installation photographique et sonore*, SOA, Capitale Agricole, Pavillon de l'Arsenal, Paris,1er octobre au 27 janvier 2018.

Dans notre paysage contemporain, suite à de nombreux phénomènes de société tels que la transition écologique ou la réinsertion professionnelle, le monde agricole refait peu à peu surface dans les villes d'où il avait été chassé. Dans son installation présente au sein de l'exposition Capitale agricole, mettant elle-même en lumière la pratique de l'agriculture, le photographe Sylvain Gouraud nous propose une immersion dans cette nouvelle paysannerie. L'artiste utilise le médium photographique pour mettre en valeur des réalités sociales avec un engagement politique visible. La conception minimaliste de l'espace permet une relation d'intimité entre les photographies, les témoignages et le visiteur. Ce dernier est presque entrain d'épier les néo-paysans et le phénomène de l'agriculture urbaine, caché derrière son cadre et son casque. Cette intimité glorifie l'agriculture tout comme le fait Jean-François Millet dans ses peintures, par des représentations poignantes de réalismes, ici grâce à la prise de vues et aux témoignages directs, bien que ceux-ci soient orchestrés. On assiste dans cette œuvre à un anoblissement contemporain de la chose agricole, d'un monde trop longtemps relégué au plus profond des campagnes et qui, aujourd'hui, recommence à faire rêver, tout comme il a fait rêver Van Gogh dans *La méridienne.*

VERS LE PROJET

●

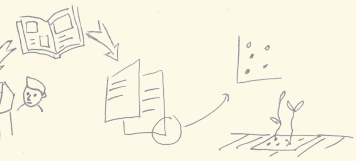
// lire KOKOPELLI

pour récolter du récit

un livret par famille

à graines et
que les jardiniers
ent empruntés
biblio (par quand j'ai planté les petites graines
ole).
prennent JE DIS OÙ et QD JE L'AI PLANTÉ
sent des +6 MOIS : J'OBSERVE LA PLANTE ET J'OBSERVE
JE RACONTE CE QUE
graines – +12 MOIS :
sont des marqueurs du patrimoine et de
oire agricole locale. C'est un ~~...~~ objet porteur
entité vernaculaire qui peut-être augmenter !

nger le paysage



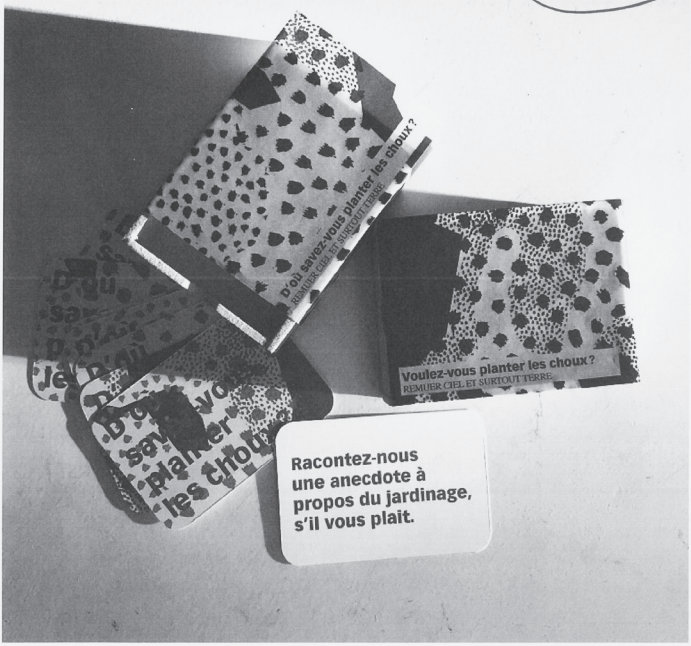
FENÊTRE SUR CHAMPS

Outil de récolte

Le but est de recueillir la perception d'un échantillon de personnes interrogées au hasard à propos du monde agricole. La personne regarde dans les jumelles et décrit l'image et raconte ce qui lui vient à l'esprit.

« D'OÙ SAVEZ-VOUS PLANTER LES CHOUX ? »

À TESTER IN SITU

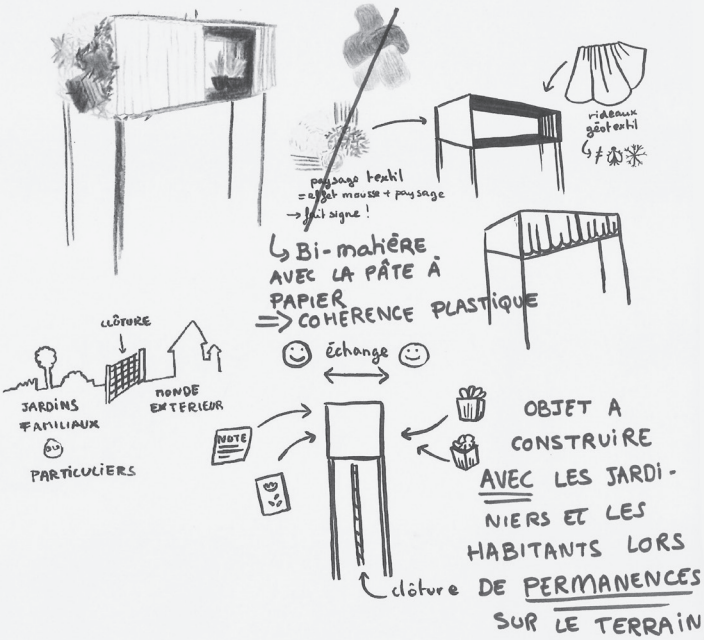


Outil de récolte

Le but est d'interroger des jardiniers amateurs ou professionnels afin de recueilir des informations sur leurs motivations à jardiner. Ils piochent une carte avec une question qui les incite à les faire parler d'eux.

COMME LE "JARDIN EN BOULE" CES CARTES PERMETTENT DE RÉCOLTER DES ANNECDOTES → outils moins stimulant mais plus facile à prendre en main.

ÉCHANGEUR DE PLANTES



boîte à plantes
Sur le principe de la boîte à livre où chacun vient donner et prendre des livres en libre service, la boîte à plante permet de stimuler les échanges entre les jardiniers. Recouverte d'une peau duveteuse, elle attire la vue et le toucher. évidée de deux côtés, elle peut être placer sur des clôtures afin d'ouvrir le jardin privé sur l'espace public en créant un échange et une solidarité à long terme entre les jardiniers.

SÉRIE D'AFFICHES

PÂTE À PAPIER

SUPPORTS DE COMMUNICATION

MATÉRIAUX POUR OBJETS

POSITIONNEMENT:
il peut être très ciblé
↳ NICHE / LUXE
ex: PAPIER POUR ENVELOPPER UN PRODUIT LOCAL

→ PAPIER RÉALISÉ AVEC LES RESSOURCES DE LA ROBERTSAU

→ INFORMATIONS SÉRIGRAPHIÉES

MARTIN: IMPRIMERIE À LA ROBERTSAU

→ série d'affiches

Planter

voir évoluer le paysage

quelle temporalité?

⚠ À LA POLLUTION DES SOLS
↳ affiches biodégradables
↓
RESSOURCES BIODÉGRADABLES + LOCALES

→ UNE SÉRIE DIFFÉRENTS PAPIERS

Outil de communication

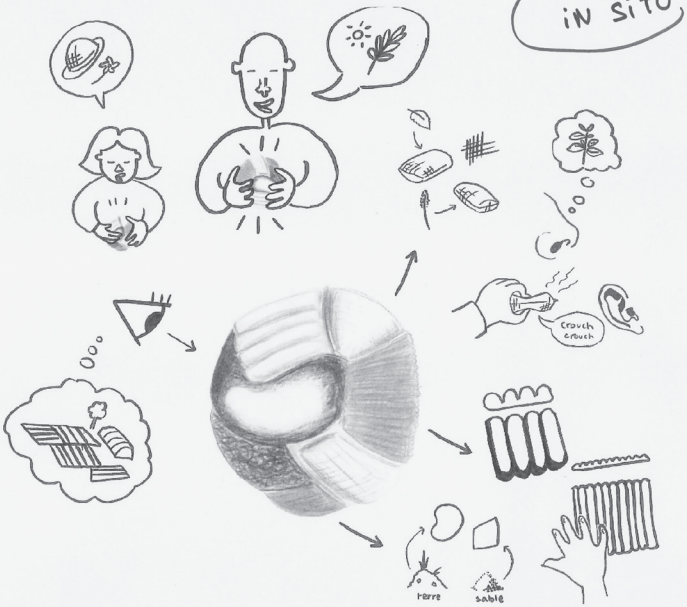
Le but est de réaliser du papier avec les ressources de la Robertsau. Ce papier au format d'une grande affiche est ensuite sérigraphié pour l'utiliser comme support de communication afin de montrer les ressources du terrain.

Il pourrait être planté pour modifier le paysage
Il faut inclure les habitants tout au long du processus

PS: LE PAPIER PEUT ÊTRE CIRÉ AVEC DE LA CIRE D'ABEILLE : HYDROPHOBE

JARDIN EN BOULE

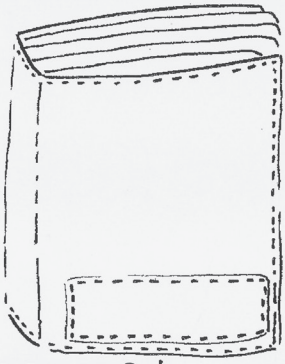
OK ! À TESTER IN SITU



Balle sensorielle
Un objet qui mobilise les sens (ouïe, odorat, toucher) pour faire appelle à la mémoire sensorielle des usagers. Cet outils de récolte nous permettrait de récupérer du récit, des souvenirs, des annecdotes ou encore des fictions en partant du postulat que la thématique du jardin touche tout le monde.

RENCONTRES : L'ATELIER CHANGEMENT DE SUPPORT A FAIT NAÎTRE LA PISTE DU LIVRE - GRAINOTHÈQUE.

RACONTE-MOI TON JARDIN !



"NOUS AVONS PAS FORCEMENT ENVIE DE LIRE DES ANNECDOTES MAIS PLUTÔT DE LES ÉCOUTER !"

EDITION
RECUEIL
D'HISTOIRES
AUTOUR DU JARDIN

→ Comment les collecter ?

UN SEUL EXEMPLAIRE ?
OÙ EST-IL PLACÉ ?
QUELLE DIFFUSION ?

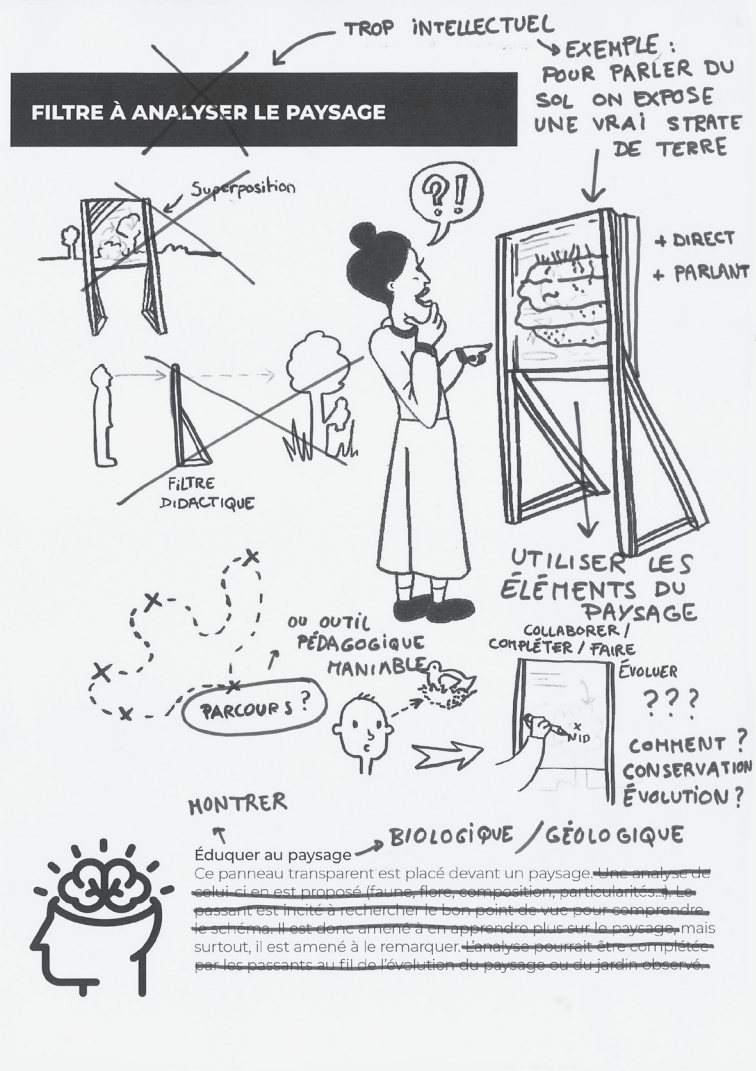
→ MÊLER
COUTURE / BRODERIE
TRAVAIL DE MISE EN PAGE
TEXTUEL / ÉDITION

Quelle taille ?
Quels matériaux, matières ?

Outil de médiation voire de récolte ?

Suite au recueil de récit autour du jardin, l'objectif est de créer une édition qui retranscrit les différents récits. Le texte serait mêlé à de l'illustration ou au travail photographique.
Il faudrait voir comment cet outils de médiation pourrait devenir de nouveau un outils pour récolter de nouvelles informations.

↓
un seul livre ?


TROP INTELLECTUEL
EXEMPLE : POUR PARLER DU SOL ON EXPOSE UNE VRAI STRATE DE TERRE
FILTRE À ANALYSER LE PAYSAGE
Superposition
?!
+ DIRECT
+ PARLANT
FILTRE DIDACTIQUE
UTILISER LES ÉLÉMENTS DU PAYSAGE
COLLABORER / COMPLÉTER / FAIRE
OU OUTIL PÉDAGOGIQUE MANIABLE
PARCOURS ?
ÉVOLUER
???
NID
COMMENT ? CONSERVATION ÉVOLUTION ?
MONTRER
BIOLOGIQUE / GÉOLOGIQUE
Éduquer au paysage
Ce panneau transparent est placé devant un paysage. Une analyse de celui-ci en est proposé (faune, flore, composition, particularités.). Le passant est incité à rechercher le bon point de vue pour comprendre le schéma. Il est donc amené à en apprendre plus sur le paysage, mais surtout, il est amené à le remarquer. L'analyse pourrait être complétée par les passants au fil de l'évolution du paysage ou du jardin observé.

RESSOURCES

Bibliographie

- Actu-environnement.com, *Transition écologique : l'avenir des villes en question*, [en ligne], <https://www.actu-environnement.com/ae/dossiers/ville-demain/ville-demain.php>, 04/11/13.

- ALLARD-POESI Florence, PERRET Véronique, «La Recherche-Action», Y. Giordano, *Conduire un projet de recherche, une perspective qualitative*, EMS, p. 85-132, 2003.

- BOUCHAIN Patrick, JULIENNE Loïc, *Construire ensemble - Le grand ensemble*, Actes Sud, 2010.

- BOUCHAIN Patrick, CASTANY Laurence, *Construire autrement, comment faire ?*, Actes Sud, 2006.

- COCKRALL-KING Jennifer, *La révolution de l'agriculture urbaine*, 2017.

- COURBON Jean-Claude, *Recherche-action et conception évolutive des systèmes d'information : deux aspects d'une même démarche*, 1995.

- DUBY Georges , «SERVAGE», *Encyclopædia Universalis,* [en ligne], <http://www.universalis.fr/encyclopedie/servage/>, 15/01/19.

- GARCIA Renaud, CHAYANOV Alexandre, «*Alexandre Chayanov*» *pour un socialisme paysan*, 2017.

- GIONO Jean, *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix*, Briançon-Les-Queyrelles, 16 août 1938.

- GIONO Jean, *L'Homme qui plantait des arbres*, 1953.

- HALLAUER Édith, *Patrick Bouchain : ma voisine, cette architecte*, [en ligne], <http://www.strabic.fr/Patrick-Bouchain-ma-voisine-cette-architecte-1>, Strabic, 2011.

- HANON Ingrid, «Agriculture urbaine et autogestion à Cuba», *Revue internationale de l'économie sociale*, p. 84-99, juillet 2015, n°337.

- HOPKINS Rob, *Manuel de la transition, De la dépendance au pétrole à la résilience locale*, S!lence, 2010.

- JANIN Rémi, *L'agriculture vit une révolution urbaine sans précédent traduisant un changement de civilisation profond*, édition OpenField, 2017.

- LANCRY Gustave, *Le Terrianisme, la petite propriété insaisissable et assurée à tous*, A. Delville, Dunkerque, 1899.

- LERAY Christophe, « Pour en finir avec l'agriculture urbaine à Paris (et ailleurs) », [en ligne], <https://chroniques-architecture.com/agriculture-urbaine-exemple-detroit/>, 03/07/18.

- Les services de l'État dans la Manche, Transition écologique, [en ligne], <http://www.manche.gouv.fr/Politiques-publiques/Amenagement-territoire-energie/Developpement-Durable/La-transition-ecologique>, 17/08/17.

- LEWIN, « De la théorie du champ à une science du social », *Les grands auteurs en management stratégique*, p. 379-399, 2002.

- Maddyness, « Pourquoi le design a-t-il un rôle à jouer dans la transition énergétique ? », [en ligne], <https://www.maddyness.com/2018/02/01/smartcity-design-a-t-role-a-jouer-transition-energetique/>, 01/02/18.

- PÉNA Michel, *Jouer du paysage, jouir du paysage*, 2016.

- PFISTER Robert, *Métamorphose d'un village, La Robertsau de 1900 à nos jours.*

- SARG Freddy, *Aspects des Faubourg, La Robertsau*, Editions Oberlin, 1981, 69 pages.

- SERVIGNE Pablo, *Nourrir l'Europe en temps de crise, vers des systèmes alimentaires résilients*, Babel, 2017.

- SERVIGNE Pablo, STEVENS Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer, Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Seuil, 2015.

- STRUB Christelle, « Jardins ouvriers, familiaux et de guerre », *Base Numérique de Patrimoine d'Alsace,* [en ligne], <http://www.crdp-strasbourg.fr/data/patrimoine-culturel/jardin-01/jardins_ouvriers.php?parent=25> , 01/10/10.

- TOUBANOS Dimitri, *Concevoir et construire autrement, pour une société durable : l'expérience participative de Lucien Kroll et Patrick Bouchain*, [en ligne], <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01684155/>, Les 4ème RIDAAD, Janvier 2017, Vaulx-en-Velin, France.

- YALCINKAYA Gunseli, « IKEA and Tom Dixon announce urban farming collection », *Dezeen*, [en ligne], <https://www.dezeen.com/2018/11/29/ikea-tom-dixon-urban-farming-gardens/>, 29/11/18.

Sitographie

- CNRTL : http://www.cnrtl.fr/definition/culture

- Encyclopédie Universalis : https://www.universalis.fr

- Faubourg 132 : http://faubourg132.fr

- IKEA, section « culture hors-sol » : https://www.ikea.com/fr/fr/catalog/categories/departments/indoor_gardening/

- Incroyables comestibles : http://lesincroyablescomestibles.fr

- Strasbourg ça pousse : http://www.strasbourgcapousse.eu

Filmographie

- BERROU Jean-Hugues, *Des cultures et des villes*, 2013.

- DION Cyril, LAURENT Mélanie, *Demain*, 2015.

- DION Cyril, NOUALHAT Laure, *Après Demain*, 2018.

- ROBIN Marie-Monique, *Qu'est ce qu'on attend ?*, 23 novembre 2016.

- Silence ça pousse, Entretien avec Antoine Devins de la SAUGE, [en ligne], <https://vimeo.com/153772881>, 22/01/16.

Texte Doëtte Gaudet et Margot Billot
Conception graphique Margot Billot
Couverture réalisée aves un tissu teinté
par une décoction de végétaux de la Robertsau.

Caractère typographique Times New Roman
Tirage 5 exemplaires imprimés par
Le Boulevard à Strasbourg en mars 2019.